LE

ROI LÉAR,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR M. DUCIS,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Secrétaire ordinaire de MONSIEUR,

Représentée à Versailles, devant LEURS *MAJESTÉS, le Jeudi 16 Janvier 1783, & à Paris, le Lundi 20 du même mois, par les Comédiens François.*



A PARIS,

Chez Pr. FR. GUEFFIER, Libraire-Imprimeur, au bas de la rue de la Harpe, à la Liberté.



M. DCC. LXXXIX.

65879

PERSONNAGES.

LÉAR, *ancien Roi d'Angleterre.*

REGANE, *seconde fille de Léar, mariée au Duc de Cornouailles.*

HELMONDE, *troisieme fille de Léar, non mariée.*

LE DUC D'ALBANIE, *époux de Volnérille, fille aînée de Léar.*

LE DUC DE CORNOUAILLES, *époux de Régane, seconde fille de Léar.*

LE COMTE DE KENT, *Seigneur Anglois.*

EDGARD, *fils du Comte de Kent.*

LENOX, *autre fils du Comte de Kent.*

NORCLETE, *pauvre vieillard.*

OSWALD, *Officier du Duc de Cornouailles.*

VOLWICK, *autre Officier du Duc.*

STRUMOR, *autre Officier du Duc.*

PRINCIPAL CONJURÉ DU PARTI D'EDGARD.

UN SOLDAT *du Duc de Cornouailles.*

UN AUTRE SOLDAT *du Duc de Cornouailles.*

PERSONNAGES MUETS.

GARDES *du Duc d'Albanie.*

GARDES *du Duc de Cornouailles.*

SOLDATS *ou* ARMÉE *du Duc de Cornouailles.*

CONJURÉS *du parti d'Edgard.*

La Scene est en Angleterre ; l'action se passe pendant le premer & le second Actes, dans un château fortifié du duc de Cornouailles ; & pendant les troisieme, quatrieme & cinquieme, sous l'abri & auprès d'une caverne, au milieu d'une forêt.



LE ROI LÉAR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente un Château fortifié du Duc de Cornouailles.)

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE CORNOUAILLES, OSWALD.

OSWALD.

QUOI, Seigneur, c'est ici, dans ces hardis remparts
Que l'orgueil de leurs tours défend de toutes parts;
C'est au fond des forêts, au pied de ces murailles,
Que je viens retrouver le Duc de Cornouailles!
Quelle raison, Seigneur, dans cet affreux séjour
Vous a fait tout-à-coup transporter votre Cour?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Tu l'apprendras, Oswald. Qu'avec impatience,
Sur ces bords dangereux j'attendois ta présence!
Parle, que fait Léar?

OSWALD.

Seigneur, de ses longs jours,
Auprès de Volnérille, il achève le cours;
Mais j'ai cru remarquer, dans sa morne tristesse,
Le dépit d'un Vieillard que tout choque & tout blesse,
Qui de l'amour du Trône est toujours possédé,
Et pleure en frémissant le rang qu'il a cédé.
Lorsqu'au Duc d'Albanie, unissant Volnérille,
Il le fit par l'hymen entrer dans sa famille,
Quand bientôt de Régane il vous nomma l'époux,
Il sait qu'il partagea l'Angleterre entre vous;
Et c'est ce souvenir, pour lui plein d'amertume,
Qui, plus lourd que les ans, l'accable & le consume.

On dit même, Seigneur, qu'en ses ennuis secrets
Il laisse pour Helmonde échapper des regrets;
On dit qu'après l'avoir & chassée & maudite,
Il rappelle en son cœur cette fille proscrite,
Qu'il la croit innocente, & voudroit aujourd'hui
L'opposer à ses Sœurs, & s'en faire un appui,
Lui rendre avec éclat, par un nouveau partage,
Et sa part & ses droits dans son vaste héritage,
Et peut-être, Seigneur, par un grand changement,
Renverser tout l'Etat pour régner un moment.
Un inconstant Vieillard, lassé du diadême,
Abdique imprudemment & s'en repent de même:
Long-temps sur sa Couronne il tourne encor les yeux.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Et voilà le motif qui m'amene en ces lieux.
J'ai craint de ce Vieillard l'altiere inquiétude;
J'ai craint que de ces bois l'épaisse solitude
Ne cachât un ramas de brigands révoltés,
A rétablir Léar par l'intrigue excités.
En révolutions l'Angleterre est féconde.
Instruit que des complots favorisoient Helmonde,
Dans ces forêts, Oswald, je suis vîte accouru.
Mes soldats rassemblés sur mes pas ont paru;
Et, sous prétexte, ami, de défendre un rivage,
Où le Danois bientôt doit porter le ravage,
Je viens surprendre ici mes odieux sujets;
Je viens dans leur naissance étouffer leurs projets;
Je viens pour les punir; &, si ma violence
Tant de fois sans pitié déploya ma vengeance,
Tu conçois aisément que je ferai couler
Le sang des criminels qui m'auront fait trembler.

OSWALD.

Eh, croyez-vous, Seigneur, qu'Helmonde encor respire?
Quand j'ai cherché ses pas, tout ce qu'on m'a pu dire,
C'est qu'une nuit profonde enveloppe son sort,
Ou qu'enfin ses malheurs l'ont conduite à la mort.
Non, rien ne doit troubler Régane & Volnérille;
Helmonde a de Léar cessé d'être la fille.
Quand Léar le voudroit, il tenteroit sans fruit,
D'armer pour elle un droit que son crime a détruit.
Pourroit-il oublier l'éclat de sa colere!

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Connois mieux, cher Oswald, ce fougueux caractere:
Il fut extrême en tout; jamais dans sa bonté,
Jamais dans sa rigueur il ne s'est arrêté.
Avant les attentats de sa coupable fille,
Il paroissoit pour elle oublier sa famille;
Il la voyoit, Oswald, comme un présent des Dieux,
Dont la beauté céleste enchantoit tous les yeux;
Il adoroit en elle un fruit de sa vieillesse;

Il l'accabloit des soins d'une aveugle tendresse.
Bientôt il l'a punie avec sévérité.
Kent osa la défendre, & Kent fut écarté ;
Il paya par l'exil quarante ans de services.
En irritant, Oswald, sa haine ou ses caprices,
Un moment peut suffire à l'armer contre nous.
Du sort, du sort perfide enfin je crains les coups.
Je ne sais quel instinct, quelle terreur profonde,
Me dit que le soleil luit encor pour Helmonde.
Je tremble d'un péril que je ne connois pas ;
Je démens, malgré moi, le bruit de son trépas.
Ne crois point, cher Oswald, cette crainte légere :
Souvent une étincelle embrasa l'Angleterre :
Son Peuple m'est connu. Suivi de mes soldats,
Par-tout dans ces forêts, ami porte tes pas ;
Parcourt leur profondeur, écoute leur silence ;
Pousse jusqu'à l'excès la sage défiance :
Qu'il ne soit ni détour, ni réduit, ni rocher,
Où ton œil ne pénetre & n'aille la chercher.
Livre, livre en mes mains cette tête ennemie....
On vient : pars..... C'est Régane & le Duc d'Albanie,
Et les deux fils de Kent, qui s'offrent à mes yeux.

(*Oswald sort.*)

SCENE II.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, *Duchesse de Cornouailles*, LE DUC D'ALBANIE, EDGARD, LENOX.

LE DUC D'ALBANIE.

Duc, enfin le devoir m'éloigne de ces lieux.
De nos droits contestés les bornes sont prescrites;
Un traité les restreint dans leurs justes limites.
De la paix entre nous les nœuds sont affermis.
Pour repousser par-tout nos communs ennemis,
J'ai par tout de nos bords assuré la défense.
Ma Cour depuis long temps demande ma présence;
J'y retourne, Seigneur. Je vais bientôt revoir
L'auguste bienfaiteur dont je tiens mon pouvoir,
Ce généreux Léar qui m'accorda sa fille,
Qui, sans éclat, sans sceptre, auprès de Volnérille,
Trop content d'être aimé, voulut mourir en paix,
Et daigna pour retraite agréer mon Palais.
Sa bonté pouvoit-elle éclater davantage !

RÉGANE.

De notre juste amour, Duc, portez-lui l'hommage ;
Unissez nos respects avec ceux de ma sœur,
Et de ses jours nombreux prolongez la douceur !
Mais sur-tout de son ame & sensible & profonde,

Puissiez-vous effacer le souvenir d'Helmonde,
De cette fille ingrate, & qui par ses forfaits !...

LENOX.

Des forfaits ! Elle ! O Dieux, je ne les crus jamais !

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Téméraire, osez-vous, par ces discours...

EDGARD.

Mon frere !

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Voilà les sentimens où l'a nourri son pere ;
C'est l'ouvrage de Kent....

LE DUC D'ALBANIE.

Dites plutôt l'ardeur
D'un âge impétueux qui parle avec candeur.
Je n'ai jamais d'Helmonde approfondi le crime ;
Mes yeux ont toujours craint de percer cet abyme :
J'en laisse avec respect le jugement aux Dieux.
Duchesse, & vous, Seigneur, recevez mes adieux.
Je reviendrai bientôt, si l'honneur me rappelle.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Comptez, dans nos périls, sur un avis fidele.
Si l'insolent Danois tente quelques efforts,
Mon camp, prêt à marcher, vous attend sur ces bords.

(Le Duc d'Albanie sort.)

SCENE III.

LE DUC DE CORNOUAILLES, REGANE, EDGARD, LENOX.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

(à Edgard & à Lénox.)

ET vous, jeunes soutiens de votre antique race,
Fils du Comte de Kent, quand votre noble audace
Voit par-tout sur mes pas accourir nos guerriers,
Je ne vous presse point de cueillir des lauriers.
J'ai plaint, j'ai révoqué l'exil de votre pere.
Vous dépendez de lui. Votre valeur m'est chere :
Mais, quels que soient mes vœux, j'attendrai que sa voix,
S'expliquant sur ses fils, en dispose à son choix.

(Il sort avec la Duchesse.)

SCENE IV.

EDGARD, LENOX.

EDGARD.

HE bien, mon cher Lénox ?

LENOX.

Je vois trop que la guerre
Contre le Danemarck arme encor l'Angleterre.

EDGARD.

Dans le fond de ton cœur ne murmures-tu pas
Qu'une oisive langueur doive enchaîner ton bras !

LÉNOX.

J'en gémis. Mais enfin, si vous daignez m'en croire,
Oublions, cher Edgard, les combats & la gloire.
Mon pere nous attend. Venez, allons tous deux
Consoler ses ennuis sous son toit vertueux.
En vieillissant, hélas ! toujours plus solitaire,
L'aspect de ses enfans lui devient nécessaire.
Il m'envoie en ces lieux, au nom de son amour,
Dans son sein paternel hâter votre retour.

EDGARD.

Ah Dieux !

LÉNOX.

Sa volonté, son ordre est manifeste :
Je vous l'ai dit, mon frere.

EDGARD.

O devoir trop funeste !
Son ordre m'est sacré, je voudrois le remplir :
Et qu'il m'en coûte, hélas ! de lui désobéir !

LÉNOX.

Vous n'obéirez point ?

EDGARD.

Je n'en suis plus le maître.

LÉNOX.

Songez, mon cher Edgard, que son sang nous fit naître :
Qu'il compte les instans, que ses justes transports
Peuvent, si nous tardons, l'appeler sur ces bords.

EDGARD.

Que me dis-tu, Lénox !

LÉNOX.

Ainsi, quittant une frere,
Seul, & pour l'affliger, je vais revoir mon pere !
Quoi, déjà trop sensible aux charmes d'une Cour,
Auriez-vous oublié cet innocent séjour,
Où notre pere, heureux, sans remords, sans murmure,
Retrouva dans l'exil les biens de la nature !
Eh, quel fut son forfait ! Comment mérita-t-il
Les rigueurs de Léar & son injuste exil ?
En l'osant supplier de rester toujours maître,
De mourir sur le Trône où le Ciel le fit naître ;
De ne point abdiquer un pouvoir souverain
Que sa vieillesse un jour regretteroit en vain.
Et c'est vous à la Cour, vous, qui prétendez vivre !
L'erreur d'un fol espoir, qui déjà vous enivre,
Vous auroit elle offert ses dangereux poisons ?
Ne vous souvient-il plus de ces hautes leçons
Que d'un pere à nos yeux déployoit la sagesse,
Quand il peignoit des Cours l'intrigue & la bassesse ;

Ces Courtisans profonds, ces Ministres adroits,
Elevant leur pouvoir sur la langueur des Rois;
Tous ces tyrans ligués, ravis enfin de l'être,
Se partageant entr'eux le sommeil de leur maître;
Sous le vice insolent le mérite abattu;
L'horrible calomnie égorgeant la vertu;
Quand il nous racontoit, dans sa douleur profonde,
Les pleurs, le désespoir de l'innocente Helmonde,
D'Helmonde que Léar, terrible & furieux,
Chassa de son palais en invoquant les Dieux,
Repoussant de son sein cette fille timide,
La nommant, à grands cris, barbare & parricide!
Là, sans qu'il pût jamais reprendre ce discours,
Ses sanglots dans sa bouche en arrêtoient le cours.
Il a pleuré sa mort... Vous soupirez, mon frere?

EDGARD.

Eh, si je t'expliquois tout cet affreux mystere,
Si j'allois, éclairant cet abyme odieux,
Dans toute son horreur le montrer à tes yeux!

LÉNOX.

Ah, parle!

EDGARD.

Helmonde....

LÉNOX.

Eh bien!

EDGARD.

J'ai vu couler ses larmes.
Hélas, le jeune Ulric, trop sensible à ses charmes,
Venoit de déposer son sceptre à ses genoux!
Léar avec plaisir le nommoit son époux.
Ivre de sa conquête, il partoit avec elle.
Jaloux de transporter une Reine si belle,
Les flots impatiens frémissoient dans nos ports,
Et déjà les Danois l'attendoient sur leurs bords.
Volnérille sa sœur, dévorant son murmure,
En rompant cet Hymen, crut venger son injure.
Quoi, dit elle à son pere, Helmonde épouse un Roi
Qui semble au Nord entier vouloir donner la loi,
Qui joint à ses Etats la puissante Norvege,
Qui de ses monts glacés qu'un long hiver assiege,
Peut déchaîner d'un mot dans nos champs inondés
De ses affreux Soldats les torrens débordés!
Eh, qui nous défendra de sa fureur guerriere,
S'il partage avec nous la trop foible Angleterre,
Si l'hymen de ma sœur l'établit en des lieux
Dont la conquête aisée éblouira ses yeux?
Cet hymen, il est vrai, couronne votre fille:
Mais comptez-vous pour rien Régane & Volnérille?
Contre l'Usurpateur quel sera notre appui?
Sans soutien, sans secours, nous tremblerons sous lui!

Seigneur,

Seigneur, il en eſt temps, épargnez à cette iſle.
Tous les malheurs qu'enfante une guerre civile :
Dans des fleuves de ſang craignez de la plonger ;
Ne l'aſſerviſſez pas ſous un joug étranger ;
D'un conquérant cruel n'armez point la furie :
C'eſt moi, votre Maiſon, l'Etat qui vous en prie.
De cet hymen fatal craignez l'horrible fruit.
La vieilleſſe eſt tremblante, & Léar fut ſéduit.

LENOX.

Voilà pourquoi d'Ulric la trop juſte colere ;
Pour venger ſon affront, menace l'Angleterre.
Par quel refus ſanglant oſa-t-on l'outrager !

EDGARD.

Ce Prince, en s'éloignant, jura de ſe venger.
Léar redoutoit tout. L'adroite Volnérille
Lui fit voir pour Ulric les tranſports de ſa fille,
Son dépit, ſon orgueil, ſa froideur, ſon ennui
Qui ſembloit croître encore en s'approchant de lui ;
Comment ſes vœux trompés, l'aigriſſant contre un pere,
Rappeloient ſon amant au ſein de l'Angleterre.
Un bruit en même temps par ſes ſoins fut ſemé,
Que par-elle en ſecret ce Prince étoit aimé,
Qu'ils nourriſſoient tous deux leur coupable eſpérance,
Qu'elle artiſoit de loin ſa flâme & ſa vengeance,
Et qu'aux armes d'Ulric ſes dangereux reſſorts
Devoient ouvrir bientôt l'Angleterre & ſes ports,
Tout l'Etat convaincu pouſſa des cris contr'elle ;
On la nomma perfide, ingrate, criminelle :
Le peuple, extrême en tout, la vit avec horreur :
Et, lorſque tout fut plein du bruit de ſa fureur,
Ce bruit, dont la terreur groſſiſſoit les merveilles,
De Léar tout à coup vint frapper les oreilles.
Volnérille étoit-là. Dès-lors, ſans héſiter,
Juſqu'aux derniers excès elle oſe s'emporter ;
Elle accuſa ſa ſœur du plus énorme crime,
Sut, à force d'audace, étourdir ſa victime,
Lui reprocha ſes pleurs, ſes feux, ſa trahiſon,
L'horreur d'un faux écrit, la noirceur du poiſon,
Le parricide enfin.

LENOX.

Quoi, ſa bouche impunie....!

EDGARD.

C'eſt-là ſon privilége, on croit la calomnie.
Léar alors, Léar frappé de ſes forfaits,
Et s'ouvrant à grand bruit les portes du Palais,
Dieux, dit-il à genoux, Dieux, ſervez ma vengeance,
Notre injure eſt commune, & c'eſt vous qu'on offenſe ;
Qu'errante & fugitive au milieu des déſerts,
Sans monter juſqu'à vous, ſes cris percent les airs !
Sous quelque roche aride étouffez la cruelle !

Que nos mers & nos ports ſoient tous fermés pour elle !
Pour tarir dans les cœurs toute compaſſion,
Peignez dans tous ſes traits ma malédiction,
Et le crime & la coupe & l'horrible breuvage,
Et d'un pere expirant la déplorable image!
Il ſe leve à ces mots. Tout le peuple irrité
L'environne, frémit, ſe tait épouvanté.
Ils ne conçoivent point l'horreur d'un ſi grand crime.
Mille mains auſſi-tôt entraînent la victime.
J'ai vu....

LENOX.

N'acheve pas.

EDGARD.

En peignant ſes douleurs,
Comme mon pere, hélas, je ſens couler mes pleurs !

LENOX.

Qui n'en verſeroit pas !

EDGARD.

O malheureuſe Helmonde !

LENOX.

Ainſi donc la vertu devient l'horreur du monde,
Et le crime eſt en paix !

EDGARD.

Après ce coup affreux,
L'infortuné Léar, crédule & généreux,
Au Prince d'Albanie accorda Volnérille :
Le Duc de Cornouailles obtint ſon autre fille,
Régane : & ſes états, entr'eux deux partagés,
Sous la loi de ces Ducs aujourd'hui ſont rangés.

LENOX.

Qu'ils regnent, j'y conſens. Ah! ſi le Ciel propice
Eût aux vertus d'Helmonde enfin rendu juſtice !
Au fer de ſes Tyrans s'il l'eût daigné cacher !
Si ſa douce innocence avoit pu le toucher !
Si ſes beaux yeux encor s'ouvrant à la lumiere !...

EDGARD.

Eh bien, que ferois-tu? Parle, acheve.

LENOX.

O mon frere !
De quel zele animé j'irois la ſecourir,
M'armer pour ſa vertu, la défendre ou mourir !

EDGARD.

Lénox !...

LENOX.

Edgard !...

EDGARD.

Mon frere !...

LENOX.

O Ciel, ton cœur ſoupire !

EDGARD.

Apprends dans ce moment qu'Helmonde...

LENOX.

Elle reſpire !

EDGARD.

Elle vit.

LENOX.

Juſtes Dieux !

EDGARD.

Lénox, raſſure-toi :
Il lui reſte un vengeur, & ce vengeur, c'eſt moi.

LENOX.

Tout mon ſang, s'il le faut, coulera pour Helmonde.
Comment l'as-tu ſauvée ?

EDGARD.

En la cachant au monde.
Mais, pour mieux effacer la trace de ſes pas,
J'ai fait courir par-tout le bruit de ſon trépas.
Le Ciel m'a ſecondé, Dans ce bois ſolitaire,
L'impénétrable horreur d'un rocher tutélaire,
Sous un abri ſacré la dérobe aux humains :
Mon œil ſeul en connoît l'entrée & les chemins.
C'eſt-là, cachant ſon ſort, que ſa vertu tranquille
D'un Vieillard indigent a partagé l'aſyle.
On le nomme Norclete.

LENOX.

A-t-elle, en ſon malheur,
Su le ſort de Léar ?

EDGARD.

Ah, c'eſt-là ſa douleur !
L'ingrate Volnérille, impunément cruelle,
Tandis que ſon époux eſt occupé loin d'elle,
De mépris, de dégoûts, d'outrages ténébreux
Abreuve goutte à goutte un vieillard malheureux,
Inſulte à ſes ſoupirs, à ſa douleur timide,
Goûte en paix les horreurs de ce long parricide,
Et ne ſe ſouvient plus, aſſiſe au rang des Rois,
Que Léar fut ſon pere, & lui céda ſes droits.
Elle oſe l'accuſer, pour couvrir ſes injures,
D'aigrir les mécontens par de ſecrets murmures,
D'armer leur intérêt, d'exciter leur déſir
A lui rendre un pouvoir qu'il cherche à reſaiſir.
Le Palais cependant, à ſes maîtres docile,
L'accable ſans pitié de ſon dédain ſervile.
Et moi, murmurant ſeul, dans mon cœur indigné,
Je plaignois un vieillard, un pere abandonné,

Oublié de ſon ſang, de ſa cour & du monde.
Témoin de ſes malheurs, j'en inſtruiſis Helmonde;
Tu conçois, cher Lénox, qu'en mes triſtes récits,
Des tableaux ſi cruels devoient être adoucis.
Helmonde, en m'écoutant, ſembloit fixer ſon pere.
Je la vis immobile & frémir & ſe taire;
Loin des cruels humains, on eût dit que les Dieux,
Au fond d'un antre, exprès, la cachoient à leurs yeux.
Tout ſembloit conſacrer par je ne ſais quels charmes,
Le rocher, les roſeaux, confidens de ſes larmes;
Son humble vêtement dont la ſimplicité
Déroboit ſa naiſſance, & non pas ſa beauté.
Quelquefois, au travers de ſa douleur touchante,
Un ſouris s'égaroit ſur ſa bouche innocente.
Ses yeux baignés de pleurs & ſon front abattu
Peignoient le déſeſpoir de la douce vertu.
Que ſa douleur encore embelliſſoit leurs charmes!
Mon frere, que devins-je, à l'aſpect de ſes larmes!
J'excitai ſa vengeance. A ſes ordres ſoumis,
Je parlai, je courus, j'aſſemblai des amis.
Anglois, leur ai-je dit, un monſtre plein de rage
Appeſantit ſur nous le plus vil eſclavage,
Irrite avec plaiſir notre juſte fureur,
Et la haine privée & la publique horreur:
Tout ſon regne odieux n'eſt qu'un tiſſu de crimes:
Comptez, ſi vous pouvez, les noms de ſes victimes.
L'impitoyable Oſwald, ce ſiniſtre étranger,
Aiguiſe le poignard qui va nous égorger.
Cet obſcur aſſaſſin, n'ayant dans ſa miſere,
Aucun nœud qui l'enchaîne, aucun bien qu'il eſpere,
Attend tout de ſon Maître, & n'a point d'autre appui
Que le métier ſanglant qu'il exerce pour lui:
Juſqu'à ce jour, du moins, ſa lâche obéiſſance
Lui vendoit loin de nous ſon bras & ſon ſilence;
Mais il doit arriver, il doit dans ce Palais
Montrer bientôt un front chargé de ſes forfaits;
La mort ſuivra ſes pas. Ce tigre qu'on abhorre
De ſon regard déjà nous marque & nous dévore.
Pâlirons nous toujours ſous des couteaux ſanglans!
Depuis quand les Anglois ſouffrent-ils des Tyrans!
Je leur propoſe alors d'attaquer Cornouailles,
De forcer ce cruel juſques dans ſes murailles,
De l'écraſer du poids de ſon ſceptre d'airain,
Et de rendre à Léar le nom de ſouverain.
Ils applaudiſſent tous. Ici, dans ce bois ſombre,
Je les ai diſperſés, pour mieux cacher leur nombre;
Près de moi cette nuit leurs Chefs vont s'aſſembler:
Pour frapper ce grand coup, nous allons tout régler.
Je me déclare alors, & je marche à leur tête.

LENOX.

C'en est fait, je te suis, je part; rien ne m'arrête.

EDGARD.

Mon pere nous attend. Songes-tu bien !...

LENOX.

Je veux

Les voir, m'armer, combattre, & mourir avec eux.

EDGARD.

J'entends du bruit. On vient. Juste Ciel! c'est mon pere;
Tu connois sa valeur; Helmonde lui fut chere.
Cachons-lui des projets qu'il voudroit partager,
Et pour nous seuls au moins réservons le danger.

SCENE V.

EDGARD, LENOX, LE COMTE DE KENT.

LE COMTE.

SUivez-moi, mes enfans. Ma triste expérience.
Ne m'alarmoit que trop sur votre longue absence.
J'ai craint que loin de moi quelque indigne raison
N'écartât pour jamais l'espoir de ma maison.
Je viens pour vous chercher. C'est sur votre tendresse
Que Kent avec plaisir appuya sa vieillesse.
Ces paternelles mains, dans mon humble séjour,
Ne vous ont point formés pour les mœurs de la Cour:
Rentrons dans nos déserts, où la vertu ternie
Ne frissonna jamais devant la calomnie.
Partons, mon cher Edgard.

EDGARD.

Hélas, mon pere !... (*à part.*) Ah Dieux!

LE COMTE.

Quel indigne lien vous enchaîne en ces lieux?

EDGARD.

Edgard, auprès de vous, pour vous seul voudroit vivre.
Je n'ose m'expliquer... mais je ne puis vous suivre.

LE COMTE.

Ingrat, c'en est assez. Toi, Lénox, suis mes pas.

LENOX.

Mon frere a ses desseins; je ne le quitte pas.

LE COMTE.

(*à Lénox*,) (*à Edgard.*)
Qu'entends-je !... Et ces desseins, quels sont-ils?

EDGARD.

O mon pere!...

LE COMTE.

Va, je suis peu jaloux de percer ce mystere.
Je ne m'étonne plus de ces retardemens
Qui trompoient de mon cœur les plus doux mouvemens.
Mes vœux les rappeloient vers mes tristes demeures;

Je hâtois leur retour & la fuite des heures.
De quels tourmens, ô Ciel ! m'as-tu donc accablé !
J'ai langui dans l'exil, à la brigue immolé ;
Et, lorsqu'enfin des ans les ennuis m'environnent,
Ce sont mes propres fils, mes fils, qui m'abandonnent.
Je vais donc loin de vous mourir dans les regrets.
Etoit-ce là, cruels, le prix de mes bienfaits ?
Un espoir vient de luire à votre ame inquiéte :
Qui sait dans quel péril ce vain espoir vous jette ?
(à Lenox.)
Mon fils, va, ne crains rien, tu peux me confier
Le projet où ton frere osa t'associer.
Si l'honneur vous l'inspire....

LENOX.

Eh bien ?

EDGARD.

Arrête.

LE COMTE.

Acheve.

LENOX.

Que faire, ô Ciel !

LE COMTE.

Poursuis.

EDGARD.

Tout mon cœur se souleve.
(à Lénox, en lui montrant le Comte.)
Regarde en quels périls un mot va le plonger.

LE COMTE.

N'importe.

EDGARD.

Ils sont affreux.

LE COMTE.

Je veux les partager.

EDGARD.

Dans notre résistance unissons-nous, mon frere ;
Et craignons d'exposer une tête si chere.

LE COMTE.

Non, non, je ne suis point trompé par ce détour.
Les desseins généreux ne craignent point le jour.
Demande à tes aïeux, à ces Guerriers célebres,
S'ils déroboient les leurs dans la nuit des ténebres.
Pour venger l'innocence & sauver la vertu,
C'est toujours en champ clos qu'ils ont tous combattu.
Ils vouloient des témoins, & toi, tu les redoutes :
Mon fils ne marche pas dans de si nobles routes.
Car, qui m'assurera si, troublant mon repos,
Tes projets ignorés ne sont pas des complots,
Si tu n'en sera pas la premiere victime,
S'ils ne respirent pas & l'audace & le crime,
Et si leur fruit honteux, par un mortel affront,

Ne va pas avilir & ma race & mon front !

EDGARD.

Eh! c'eſt mon pere, ô Ciel, qui me fait cette injure !
Votre nom s'en indigne, & ma gloire en murmure.
Mais je ſuis votre exemple; & c'eſt ſur vos leçons
Que j'appris à braver les injuſtes ſoupçons.
Ne me reprochez pas un coupable myſtere :
Hé ! puis-je à mes périls aſſocier mon pere !
J'imiterai ſi bien nos illuſtres aïeux,
Qu'à mon tour ſur Edgard j'attacherai leurs yeux.
En expirant du moins nous nous ferons connoître,
Mais avec tant d'éclat, qu'on vous verra peut-être
Porter vous-même envie à des trépas ſi beaux,
Et de pleurs d'alégreſſe arroſer nos tombeaux.
Que dis-je ! Dans vos bras (tout m'invite à le croire)
Nous reviendrons bientôt jouir de notre gloire.
Heureux alors tous trois. . . .

LE COMTE.

Tes vœux ſont ſuperflus :
Ces bras, ces bras pour toi ne ſe rouvriront plus.
Embraſſez-moi cruels.

LENOX.

Ce pardon me raſſure.

LE COMTE.

Eſt-il en mon pouvoir d'étouffer la nature !
Ciel, qui ſais leurs deſſeins, daigne les protéger !
Je vais trembler pour vous.

EDGARD.

Je crains peu le danger.
Allons, mon frere, allons; j'ai beſoin de ton zele :
Marchons où mes ſermens, où la vertu m'appele.
(*Edgard ſort avec Lénox.*)

SCENE VI.

LE COMTE DE KENT *ſeul.*

ILs me laiſſent, hélas ! Lénox m'eût obéi,
Si ſon frere à l'inſtant ne l'eût pas affermi.
Comme il m'a réſiſté ! Pourtant, je le confeſſe,
J'ai d'un fils dans ſon cœur reconnu la tendreſſe.
Ils m'aiment. Je les plains de leur témérité :
Mais toujours vers l'excès cet âge eſt emporté.
Telle eſt donc l'infortune & le deſtin des peres,
Que ce titre en tout temps produiſit leurs miſeres,
Et que de leurs enfans, s'ils ſont nés généreux,
La vertu les accable & peſe encor ſur eux !

SCENE VII.

LE COMTE DE KENT, LE DUC D'ALBANIE.

LE DUC.

COmte, le Roi Léar (j'en reçois la nouvelle)
A quitté Volnérille & s'est éloigné d'elle :
J'en ignore la cause : on ne m'informe pas
Vers quels lieux dans sa fuite il a tourné ses pas.
Je connois trop pour lui votre amitié fidele,
Pour n'en pas dans l'instant avertir votre zele.

LE COMTE.

Quel motif de sa fille a pu le séparer ?

LE DUC.

On dit que sa raison commence à s'égarer.
Souvent de notre esprit la honteuse foiblesse
Est le fruit malheureux de l'extrême vieillesse.

LE COMTE.

Il gémit dès long-temps sous le poids de ses jours.

LE DUC.

On croit qu'enfin la mort va terminer leur cours.

LE COMTE.

Je ne le plaindrai point.

LE DUC.

A cette tête auguste,
Cher Comte, nous prenons l'intérêt le plus juste :
Ne partons pas encore.

LE COMTE.

Allons, j'attends ici
Que son malheureux sort soit du moins éclairci.

(*Ils sortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE KENT, *seul.*

QUoi, Léar tout-à coup a quitté Volnérille !
Il vient de s'échapper du Palais de sa fille !
Quel est donc son espoir, & que faut-il penser ?
Sur ses cheveux blanchis les ans doivent peser.
Dieux ! s'il alloit sentir, dans sa vieillesse extrême,
La nudité d'un front privé du diadême !
O trop funeste éxcès ! Ses aveugles bontés
Ont produit ses erreurs & ses calamnités.

N'importe,

N'importe ; c'est un pere, & ses maux sont les nôtres.
Hélas ! il a cru voir ses vertus dans les autres.
O malheureux Léar ! puissent de tes bienfaits
Tes enfans si chéris ne te punir jamais !

SCENE II.

LE COMTE DE KENT, VOLWICK.

VOLWICK.

SEigneur, dans ce moment, un Vieillard déplorable
Que la crainte, la honte, & la misere accable,
Attendant sous ces murs le retour de la nuit,
Vient enfin d'implorer ma main qui l'a conduit.
En parlant de son sort, votre nom, qui le touche,
Deux fois avec tendresse est sorti de sa bouche.
Instruit que dans ces lieux il pourroit vous revoir,
Une douce espérance a paru l'émouvoir :
Il voudroit vous parler.

LE COMTE.

Quel est-il ?

VOLWICK. Je l'ignore,
Ses bras pressent son sein que le chagrin dévore.
Au froid dur & cruel dont ses sens sont glacés,
Il joint le froid des ans sur sa tête amassés.
Caché sous des lambeaux, un reste de richesse
Semble encor de son rang accuser la noblesse.
On lit avec pitié ses naïves douleurs
Dans ses yeux affoiblis & creusés par les pleurs.
Il disoit, mes enfans ! Les Dieux, qu'il nous rappelle ;
Ont peint dans tous ses traits la bonté paternelle.
J'ai cru qu'en rougissant, par ce muet discours,
Sa pauvreté timide imploroit mon secours.
A pas silencieux, sous ce portique sombre,
Troublé, couvrant sa tête, il s'est glissé dans l'ombre.
Il est là.

LE COMTE.

Qu'il paroisse.

SCENE III.

LE COMTE DE KENT, VOLWICK, LÉAR.

VOLWICK.

OUi, vous pouvez entrer. (*Il sort.*)

SCENE IV.

LE COMTE, LEAR.

LE COMTE.

(*à part, en regardant Léar.*)
SOn œil ne me voit point & paroît s'égarer.
(*Il se recule, &, plein de surprise & de compassion, il observe Léar dans un silence immobile.*)

LEAR, *(Promenant un regard vague autour de lui.)*
Je n'aperçois pas Kent. Il plaindra ma misere;
Il est né généreux : Je le crois.... Ciel, un pere!
Des monstres devorans sont entrés dans mon sein.
Quoi, ma fille! Mon sang!... couronné par ma main!
Oh, ma raison s'enfuit à cette horrible idée!
Léar, tu n'es plus rien ; ta puissance est cédée:
Tu te repens trop tard.... Sous quels traits odieux
La perfide peignoit l'innocence à mes yeux !
Avec quel art sa voix m'entraînoit vers l'abîme!
J'ai proscrit la vertu pour couronner le crime.
Helmonde, tu m'aimois!... Je sens deux traits brûlans
S'enfoncer dans mon cœur; mes remords, mes enfans.
(Avec un regard toujours vague.)
Kent n'est pas dans ces lieux!

LE COMTE.
(Se jetant aux pieds de Léar.)
O mon Prince! ô mon Maître!

LEAR.
Je revois mon ami. Peux-tu me reconnoître?

LE COMTE.
Ah! puisqu'à moi, Seigneur, vous daignez recourir;
Kent ne vous quitte plus, Kent est prêt à mourir.

LEAR.
Tu déchires mon cœur.

LE COMTE.
Séchez, séchez vos larmes.

LEAR.
Tu me l'avois prédit; j'ai blâmé tes alarmes;
J'ai ri de tes conseils: mon sort s'est accompli.
Ce front, par la couronne autrefois ennobli,
Tu le revois honteux, souillé, couvert d'outrages.
Sans suite, sans honneurs, privé des avantages
Dont tout vieillard obscur jouit à son foyer,
Sous l'horreur du mépris il m'a fallu ployer.
Mon âge & mes bienfaits, rien n'a touché ma fille.
Dieux, punissez un jour l'ingrate Volnérille!
Tandis que son Palais, brillant, tumultueux,
Retentissoit du bruit des festins somptueux,
Tandis qu'avec éclat, sous des voûtes pompeuses,
S'élevoient des concerts les voix harmonieuses,
Seul, & dans l'ombre assis, confus, humilié,
Je mangeois, en pleurant, le pain de sa pitié:
Encor me falloit-il cacher souvent mes larmes.
Pour ses barbares yeux ma peine avoit des charmes.
Ce monstre avec plaisir préparoit le poison;
Elle irritoit mes maux, pour troubler ma raison;
Payoit les ris moqueurs d'une insolente troupe.
J'ai bu le désespoir dans cette horrible coupe.

Enfin de son Palais je me suis échappé.
Mais d'un coup plus cruel je fus bientôt frappé.
Dans de vastes forêts, seul sous leur nuit profonde,
Le remords m'apporta le souvenir d'Helmonde.
J'observois tous les lieux, caverne, antre, rocher,
Où quelque Dieu peut-être auroit pu la cacher.
Hélas ! je me peignois ses vertus & ses charmes,
La candeur de ses traits, la douceur de ses larmes,
Son noble désespoir, lorsque, dans ses adieux,
Ses yeux chargés de pleurs cherchoient toujours mes yeux.
Mon pere, disoit-elle, ô mon auguste pere,
Faut-il qu'à votre cœur je devienne étrangere !
Et j'ai pu la maudire ! & j'ai pu la chasser !
Voilà, voilà le trait dont je me sens percer ;
Mes malheurs ne sont rien. Ciel, arme ta vengeance !
J'ai plongé le poignard au sein de l'innocence :
Mes bienfaits ont toujours cherché mes ennemis,
Et mon sort fut toujours d'accabler mes amis.
O supplice ! ô douleur ! Cher Kent, je t'en conjure,
Apaise, en m'immolant, les Dieux & la nature.
Presse-les de m'ôter, par de soudains transports,
En troublant ma raison, l'horreur de mes remords.

LE COMTE.

Hélas, qu'un pareil vœu jamais ne s'accomplisse !
Mais tâchez d'assoupir cet éternel supplice;
Peut-être la douleur altérant votre esprit....

LEAR.

Calme donc dans mon cœur le poison qui l'aigrit.
J'ai toujours devant moi ma détestable fille ;
A mes regards trompés tout devient Volnérille.
Je crois alors sentir dans mon flanc déchiré
Le poignard qu'une ingrate y retourne à son gré.
Souvent ma chere Helmonde, à travers un nuage,
Semble m'offrir de loin sa douce & tendre image.
J'approche, & son aspect, dans ma crédule erreur,
Me fait rougir de honte, & frémir de terreur.

LE COMTE.

Ah ! ne redoutez pas sa vue ou sa vengeance !

LEAR.

J'ai tout fait pour sa sœur; tu vois ma récompense.
Si Volnérille ainsi reconnut ma bonté,
Qu'attendrai-je d'Helmonde après ma cruauté !
Son ame a dû s'aigrir au sein de la misere ;
J'aurai dénaturé cet heureux caractere.
O fardeau trop pesant pour mon cœur abattu !
J'ai donc commis le crime, & détruit la vertu !
La honte, la douleur, le remords, tout m'égare.
S'il faut, hélas ! s'il faut que je te le déclare,
Mon ami, mon cher Kent.... le dirai-je ?... Oui, je crois
Que déjà mon esprit s'est troublé quelquefois.

LE COMTE.

Non, sa clarté toujours & trop vive & trop pure...

LEAR.

Ah! c'est-là, mon cher Kent, c'est-là qu'est ma blessure.
Je n'en guérirai pas, Je prévois....

LE COMTE.

Quel soupçon?

LEAR.

Le malheur tôt ou tard éteindra ma raison.

LE COMTE.

N'exposez pas du moins un si noble avantage.
Pour être malheureux, êtes-vous sans courage?
Les piéges des méchans vous ont enveloppé;
Mais c'est le sort d'un Roi d'être souvent trompé.
Laissez, laissez aux Dieux, amis de l'innocence,
Le soin de réveiller, de mûrir leur vengeance.
Votre sang vous poursuit dans vos propres Etats:
Depuis quand les enfans ne sont-ils plus ingrats!
Avez-vous dû compter sur une amour frivole
Qui nous flatte un moment, & pour jamais s'envole,
Qui, sur le moindre appas de plaisir & d'honneur?...

LEAR.

Quoi, tes enfans, cher Kent, ont détruit ton bonheur!

LE COMTE.

Du bonheur! du bonheur! En est-il sur la terre!
Qui ne veut point souffrir doit trembler d'être pere.
Hélas, j'avois deux fils! Ils ont trompé mes vœux:
Je ne sais quel projet les a séduits tous deux;
Jusques à leurs vertus, tout me devient contraire.
Encor, dans mes chagrins, s'il me restoit leur mere!
Mon Roi, m'en croirez-vous? ayons dans la douleur
La fermeté de l'homme & celle du malheur.
Dans les modestes champs, laissés par mes ancêtres,
Fuyons l'indigne aspect des ingrats & des traîtres:
Leur asyle innocent convient aux cœurs blessés;
Leur sol pour deux vieillards sera fertile assez.
Là, rien n'est imposteur. La terre, avec usure,
Par des trésors certains, nous paîra sa culture.
Ce bras, nerveux encore, est propre à l'entr'ouvrir;
Il combattit pour vous, il saura vous nourrir.
Le toit de mes aïeux, leur antique héritage,
Si vous y consentez, voilà notre partage.

LEAR.

Oui, cher Kent, contre moi je devrois m'indigner,
Si ton offre un moment avoit pu m'étonner:
Mais (je t'ouvre mon cœur) quand je perds Volnérille,
Régane dans ces lieux m'offre encor une fille.
Il est vrai, qu'alarmé par mon premier malheur,
J'ai craint de la trouver trop semblable à sa sœur:

Voilà par quel motif, injurieux peut-être,
Je me suis devant elle abstenu de paroître;
Mais j'ai senti mon ame, & même ma raison,
Désavouer bientôt ce pénible soupçon.
Régane ne vient point (ami, tu peux m'en croire)
Sous des traits odieux s'offrir à ma mémoire.
Je n'ai point remarqué dans ses plus jeunes ans,
Qu'elle annonçât dès-lors des coupables penchans.
Pourquoi n'en pas goûter le favorable augure!
Tout mon sang n'est pas sourd au cri de la nature.

LE COMTE.

Seigneur....

LEAR.

Je le sais trop, Léar est malheureux;
Mais les destins toujours ne sont pas rigoureux.
De mes filles, hélas! quand l'une me déteste,
Il est bien juste, ami, que l'autre au moins me reste.
Que veux-tu, mon cher Kent! Pardonne à mes vieux ans,
Je cherche encor, je cherche à trouver des enfans;
Sur le bord du tombeau leur présence m'est chere;
J'aime à me voir en eux; j'ai besoin d'être pere:
Excuse ma foiblesse.

LE COMTE.

Eh bien, Seigneur, du moins,
Pour n'être pas trompés, employons tous nos soins.
Sorti d'un piege affreux, tremblez, dans votre fille,
Tremblez de rencontrer une autre Volnérille.
Je ne sais, mais mon cœur ne se rassure pas.
Avant d'être éclairci, ne suivez point mes pas.
S'il vous reste en ces lieux un seul sujet fidele,
Je saurai le trouver, interroger son zele.
Adieu. Daignez m'attendre; & bientôt je revien,
Si je puis obtenir cet utile entretien. (*Il sort.*)

SCENE V.

LEAR, *seul.*

NOn, le sort à mes vœux ne sera plus rebelle,
Puisqu'il vient de me rendre une ami si fidele.
Régane, en me gardant des sentimens plus doux,
Les aura fait passer au cœur de son époux.
L'homme est compatissant, il n'est point né barbare:
De monstres, grace au Ciel, la nature est avare.
O Dieux, de quels transports dans ses bras animé,
Je vais goûter enfin le bonheur d'être aimé!
Ma fille, plus ta sœur outragea la nature,
Plus tes soins consolans vont charmer ma blessure.
Va, lorsque dans ton sein je vole avec ardeur,
Je ne viens point chercher le sceptre & la grandeur;
Ce n'est pas-là le bien pour qui mon cœur soupire;

Je cherche des enfans, & non pas un Empire.
Dans mes plus grands ennuis, je n'ai point regretté
L'appareil & les droits du rang que j'ai quitté :
Oui, Régane, à mes yeux sa pompe est étrangere ;
J'ai cessé d'être Roi, mais non pas d'être pere.
Ce nom, ce nom lui seul....

SCENE VI.

LEAR, REGANE, le Duc de CORNOUAILLES, le Duc d'ALBANIE. *Gardes du Duc de Cornouailles, Gardes du Duc d'Albanie.*

RÉGANE.

(à Léar.)
Vous, Seigneur, en ces lieux !
Auriez-vous craint d'abord de paroître à nos yeux ?
Pourquoi courir chez Kent ! On vient de m'en instruire,
Et soudain dans vos bras....

LEAR.

M'y voilà, je respire.
Ma fille, ah ! laisse-moi, dans nos embrassemens,
Goûter les doux transports de ces heureux momens.
Combien j'ai désiré de jouir de ta vue !

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Je partage, Seigneur, cette joie imprévue.
Couronné par vos mains, chargé de vos bienfaits,
Leur mémoire en mon cœur ne s'éteindra jamais :
Que mon sang s'y tarisse, avant qu'il les oublie !

LEAR, *au duc d'Albanie.*

Vous Duc, soyez content ; votre attente est remplie.
Vous ne reverrez plus, à votre heureux retour.
Un vieillard importun fatiguer votre Cour.
Votre docile épouse, à vos ordres fidelle,
Vient de vous affranchir de ma plainte éternelle :
Ils ont été suivis ; & jamais un époux
Ne fut, quoique de loin, mieux obéi que vous.

LE DUC D'ALBANIE.

Qu'elle horreur ! Ainsi donc mon épouse cruelle
Me peignoit comme un monstre aussi barbare qu'elle ?
Je passois pour ingrat ! Seigneur, c'est dans ma Cour
Que je veux hautement vous marquer mon amour,
Et, tombant à vos pieds jusques en sa présence,
Confondre ses mépris par mon obéissance.
Oubliez le passé, revenez près de nous.
Je demande sa grace, & l'implore à genoux.

LEAR.

Que votre noble cœur conçoit mal mon injure !
Duc, je croirois moi-même outrager la nature,
Si je pouvois jamais sous un nouvel affront

Dans ſon Palais indigne aller courber mon front.
Où croyez-vous des Dieux que la majeſté ſainte,
Pour ſe rendre viſible, ait gravé ſon empreinte,
Si les traits paternels n'offrent pas à la fois
Leur ſageſſe, leurs ſoins, leur puiſſance, leurs droits,
Leur bonté, dont j'ai fait un ſi funeſte uſage?
Quoi, joindre la noirceur, l'artifice à la rage!
(à Régane, croyant voir Volnérille, avec un air d'égarement commencé.)
Ainſi, faiſant parler les ordres d'un époux,
Tu m'accablois, barbare, en dérobant tes coups!

RÉGANE.

Seigneur, vous vous trompez; jugez mieux votre fille;
Je ſuis, je ſuis Régane, & non pas Volnérille.

LE DUC D'ALBANIE.

(bas à Régane.)
Sa raiſon s'eſt troublée; il ſe méprend.

RÉGANE.

Hélas!
Ces mains ne vous ont point chaſſé de mes Etats.

LEAR.

Qu'ai-je entendu! Chaſſer! A-t-on vu ſur la terre
Des enfans, même ingrats, oſer chaſſer leur pere!
Chaſſer! Ce crime affreux, avec ton air ſoumis,
Tes outrages cachés ſans éclat l'ont commis.
Eh! dis-moi, tes Etats, d'où les tiens-tu, perfide?
J'en ai comblé trop-tôt ton eſpérance avide.
Réponds: quels ſont tes droits! Quel mérite avois-tu!
Celui de me tromper par ta fauſſe vertu,
De noircir dans ta ſœur la timide innocence,
Contre elle, par degrés, d'attiſer ma vengeance.
Que ſont donc devenus ces faſtueux ſermens
Qui m'avoient tant promis les plus doux ſentimens,
Des reſpects ſi profonds, une amitié ſi tendre!
Tu m'as puni bientôt d'avoir pu les entendre:
Mes chagrins m'ont appris qu'un pere infortuné
N'eſt qu'un fardeau peſant quand il a tout donné.
Les larmes d'un vieillard ſouffert par indulgence,
Peuvent mouiller la terre, & s'y perdre en ſilence.
Tu ne t'attendois pas que, pour te démentir.
(en montrant le Duc d'Albanie.)
La vérité ſi tôt de ſon cœur dût ſortir.
Oui, Duc, de ma pitié je ne puis me défendre:
Qu'avois-tu fait aux Dieux, pour devenir mon gendre?
Hélas! en t'uniſſant à ce tigre inhumain,
J'ai placé dans ton lit un poignard ſur ton ſein.
Ai-je pu mettre au jour cette exécrable fille!

RÉGANE.

Ainſi votre œil trompé voit toujours Volnérille!
Vos maux dans cette erreur viennent de vous plonger.

LEAR.

(revenant à lui.)

Ah, pardonne! A ce point j'aurois pu t'outrager?
Je t'aurois confondue avec cette furie!
Tu le vois, ma raison déjà s'est affoiblie.

(mettant la main sur son cœur.)

Si je la perds bientôt, c'est de-là, je le sens;
Que l'orage naîtra pour troubler tous mes sens.

SCENE VII.

LEAR, REGANE, LE DUC DE CORNOUAILLES, LE DUC D'ALBANIE, *Gardes du Duc de Cornouailles, Gardes du Duc d'Albanie*, LE COMTE DE KENT.

LE COMTE.

(à part.) *(à Léar.)*

Volwick m'a tout appris. Non, tu n'as plus de fille.
Ce Palais est pour toi tout plein de Volnérille.

(montrant le Duc de Cornouailles.)

Régane est digne en tout de ce monstre odieux.
Tu cherchois la vertu; le crime est en ces lieux.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

(en montrant le Comte de Kent.)

Qu'on le charge de fers

LE DUC D'ALBANIE.

(au Duc de Cornouailles.)

Pourquoi lui faire outrage!
Vous devez honorer son zele & son courage.
Je défendrai Léar.

LEAR.

Non, non, je ne veux pas
D'une guerre intestine embraser vos Etats.

(au Duc d'Albanie.) *(à Régane & au Duc de Cornouailles)*

Mon ami, je te plains. Et vous enfans perfides,
Unissez dans mes mains vos deux mains parricides.

(Il saisit leurs mains & les joint l'une dans l'autre.)

Non, je ne cherche plus à me venger de vous.

(au Duc de Cornouailles, en lui montrant Régane,) *(à Régane, en lui montrant le Duc de Cornouailles.)*

Duc, voilà ton épouse. Et voilà ton époux.

REGANE.

Qu'entends-je!

LEAR.

O toi, nature, écoute ma priere!
Redoutable nature, entends la voix d'un pere!
A ce couple inhumain si jamais ta bonté
Réservoit les présens de la fécondité,
Si leur hymen devoit, fidele à tes promesses
D'un enfant à ce monstre accorder les caresses,

Trompe, trompe ses vœux, & suspends ton dessein;
Seches en l'espérance & le fruit dans son sein:
Ou plutôt, pour former des ingrats dignes d'elle,
Exauce en ta fureur les vœux de la cruelle!
Que ton instinct vengeur lui fasse idolâtrer
Un fils qui s'étudie à la désespérer,
Qui tourne en ris moqueurs les soins de sa tendresse,
Qui hâte sur son front les traits de la vieillesse,
Qui la traîne au tombeau par de longues douleurs;
Et qu'alors elle apprenne, en dévorant ses pleurs,
Qu'un serpent irrité, dans sa morsure horrible,
Lance un dard moins aigu, moins brûlant, moins sensible
Que le supplice affreux d'avoir pu mettre au jour
Des enfans scélérats qui trompent notre amour!

(*au Comte.*)

C'en est fait, mon ami, j'ai cessé d'être pere.

REGANE.

Seigneur!...

LEAR.

Sortez.

Le Duc d'ALBANIE.

Seigneur! ...

LEAR.

Sortez.

Le Duc d'ALBANIE.

Quelle colere!

Le Duc de CORNOUAILLES.

Duc, nous apaiserons ce transport furieux.

LEAR.

Ingrats, je vous maudis, & voilà mes adieux.

(*Il sortent tous, excepté Léar & le Comte.*)

SCENE VIII.

LEAR, Le Comte de KENT.

LEAR.

Soutiens-moi, mon ami, je sens que je succombe.

Le COMTE.

Ah! ce dernier malheur va vous ouvrir la tombe!

LEAR.

Et tu me plains!

Le COMTE.

Hélas!

LEAR.

Cache-moi ces douleurs.
L'œil de l'homme, cher Kent, n'est pas fait pour les pleurs
Moi, m'entends-tu gémir?

SCENE IX.

LEAR, LE COMTE DE KENT, VOLWICK.

LE COMTE.

(*à Volwick.*)
Que viens-tu nous apprendre ?

VOLWICK.

Ah ! mes larmes, Seigneur, se font assez entendre !
Enfin leur barbarie a comblé leurs forfaits :
Il vous faut dans l'instant sortir de ce Palais.

LE COMTE.

Quoi, dans l'instant ! La nuit !

VOLWICK.

Le plus terrible orage
Qui jamais dans les airs ait déployé sa rage,
Répand sur la nature & l'horreur & l'effroi.

LE COMTE.

La nuit !

VOLWIK.

(*à voix basse.*)
Partez, Seigneur, partez, sauvez-le Roi.

LE COMTE.

Ami, je te comprends.

VOLWICK.

Fuyez, le fer s'apprête.

LEAR.

(*avec joie & d'un air égaré.*)
Je sens qu'avec plaisir je verrai la tempête.
(*on voit un éclair.*)
L'éclair brille : marchons.
(*au Comte.*)
Tu ne me quittes pas ?

LE COMTE.

Jusqu'au dernier soupir j'accompagne vos pas.

(*Volwick sort d'un côté ; Léar & le Comte de Kent sortent de l'autre.*)

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

(Le Théâtre répréſente une forêt hériſſée de rochers ; dans le fond, une caverne, auprès de laquelle eſt un vieux chêne. Il eſt nuit. Le temps eſt diſpoſé à un orage épouvantable.)

SCENE PREMIERE.

EDGARD, LENOX, UN PRINCIPAL CONJURÉ, UNE PARTIE DES CONJURÉS OU SOLDATS D'EDGARD.

EDGARD,

(aux Conjurés.) *(montrant Lénox.)*
Amis, oui, ce guerrier, c'eſt Lénox, c'eſt mon frere ;
Il aſpire au bonheur de venger l'Angleterre.
Le ſang l'unit à moi, l'honneur l'unit à vous,
Et ſon bras s'applaudit de combattre avec nous.
Je vous l'avois prédit : Oſwald vient de paroître ;
Il n'a qu'un ſeul moment entretenu ſon Maître :
Le Tyran l'a ſoudain chargé d'ordres ſecrets,
Et c'eſt vous dire aſſez qu'il dicta des forfaits.
Mais n'admirez-vous point comment, parmi ces roches,
Ces forêts, ces torrens, nous cachant ſes approches,
Cornouailles lui-même eſt venu nous chercher ?
Amis, le péril preſſe, il eſt temps d'y marcher.
Ah ! qui n'avoueroit pas notre juſte furie ?
Nous perdons un Tyran, nous ſauvons la Patrie,
Nous replaçons au Trône un Prince infortuné,
Qu'à des pleurs dès long-temps ſa fille a condamné.

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Quel deſtin pour un Roi ! Quel tourment pour un pere !

EDGARD.

Ce n'eſt point ce tourment qui ſeul le déſeſpere.

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Helmonde eſt trop vengée.

EDGARD.

Hélas, ſur ſes malheurs
Helmonde eſt la premiere à répandre des pleurs !
Mais il eſt temps, amis, d'éclaircir ce myſtere.
C'eſt moi qui dans ces bois, reſpectant ſa miſere,
L'ai confiée aux ſoins d'un vieillard ignoré
Qui cherche en vain le nom d'un objet ſi ſacré.
Je n'ai point juſqu'ici voulu vous parler d'elle.
L'amour ſeul du pays enflamma votre zele ;
Mais ſes pleurs, je l'avoue, avoient mis dans mon ſein

Et le germe & l'ardeur de mon noble dessein.
Enfin c'est elle ici dont le vœu nous rassemble :
Il n'a point fallu d'art pour nous unir ensemble :
Nous nous cherchions l'un l'autre ; & ce concert si grand
Est un présage heureux de la mort d'un Tyran.
Ces forêts, cette nuit, ce ciel, tout nous seconde.
Nous combattrons. Pour qui ? Pour Léar, pour Helmonde.
Qui de nous ne croira, dans un si beau danger,
N'avoir pas où son pere ou sa sœur à venger ?
Grands Dieux ! en ce moment Léar verse des larmes.
Défendez votre cause, en protégeant nos armes !
Nos jeunes cœurs sont purs, nos bras vous sont soumis:
Daignez les employer contre vos ennemis!
C'est vous, c'est un vieillard, la beauté, qu'on opprime.
Le fer est préparé, livrez-nous la victime:
Et, s'il nous faut mourir, que nos peres jaloux
Gravent sur nos tombeaux : Ils sont dignes de nous.

LE PRINCIPAL CONJURE.

Entre ses mains, amis, jurons d'être fidele.

EDGARD.

Suspendez ces sermens & ces marques de zele.
Une autre a seule ici droit de les recevoir :
Cette autre, c'est Helmonde, & vous allez la voir.
Je m'en vais à l'instant vous la chercher moi-même.

(*Il court au fond de la caverne.*)

SCENE II.

LENOX, UN PRINCIPAL CONJURÉ, UNE PARTIE DES CONJURÉS OU SOLDATS D'EDGARD.

LENOX.

(*en voyant Helmonde qui s'avance.*)
O Prodige ! ô vertu digne du diadême !
Oui, la terre & les Cieux sont déclarés pour nous.

SCENE III.

LENOX, UN PRINCIPAL CONJURÉ, UNE PARTIE DES CONJURÉS OU SOLDATS D'EDGARD, HELMONDE.

EDGARD.

(*amenant & montrant Helmonde.*)
AMis, voilà l'objet qui nous rassemble tous.
Dans cet antre écarté, cachant son sort funeste
Elle a pleuré Léar : le Ciel a fait le reste.

HELMONDE.

Mortels compatissans, daignent les justes Dieux

Sur vos nobles projets fixer toujours les yeux!
Ils lisent dans mon ame abattue & flétrie;
Ils savent si jamais les malheurs l'ont aigrie.
Mais pouvois-je oublier mon pere dans les pleurs!
Des ingrats tout-puissans sont bientôt oppresseurs.
Le Ciel vous fit Anglois: vous avez pris les armes;
Je n'ai pour vous aider que des vœux & des larmes.
Faites régner mon Pere; hélas, qu'au lieu d'affront,
Le bandeau de vos Rois brille encor sur son front!
Qu'à ses regards sur-tout je ne sois plus coupable!
Cependant, si le Ciel plus doux, plus favorable,
Ne vous eût pas courbés sous un sceptre odieux,
Sans meurtre, sans combats, combien j'eusse aimé mieux,
Dans ces forêts cachée, heureuse en ma misere,
(en montrant la caverne.)
Offrir cet humble asyle à mon vertueux pere,
Consoler sa vieillesse, &, par de tendres pleurs,
Lui faire, entre mes bras, oublier ses malheurs!

EDGARD.

Reconnoissez Helmonde à ce noble langage.
Mais, Madame, il est temps d'accepter notre hommage.
(en mettant la main sur la garde de son épée.)
Par ce fer, le premier, je jure à vos genoux....
(Les éclairs brillent & le tonnerre gronde.)

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Ciel, quel bruit! quels éclairs! Grands Dieux, qu'annon-
cez-vous!

LENOX.

Est-ce un présage heureux? Que faut-il que je pense?

EDGARD.

C'est le Ciel qui s'apprête à venger l'innocence.
Jurez tous par Léar de le proclamer Roi,
De mourir pour Helmonde, ou de vaincre avec moi.
(Il tire son épée.)

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

(tirant aussi son épée, tous les autres l'imitent.)
Nous le jurons.

EDGARD.

Amis, la nuit sera terrible:
Ce Ciel sombre & vengeur, armé d'un feu visible,
Va d'un affreux tonnerre effrayer les humains.
Un autre aussi rapide est caché dans nos mains:
C'est ce fer, & marchons; mais dans notre furie,
N'étendons point nos coups sur le Duc d'Albanie;
Respectons ses vertus.
(aux Conjurés, en montrant Lénox.)
Amis, suivez ses pas:
Le poste est important. Je ne tarderai pas
A rejoindre avec vous tout mon camp qui s'assemble,

Et nous irons après vaincre ou mourir ensemble.
(Lénox sort avec tous les Conjurés.)

SCENE IV.

EDGARD, HELMONDE.

HELMONDE.
Vous me quittez, Edgard !
EDGARD.
Puis-je trop-tôt courir
Dans le champ glorieux que l'honneur va m'ouvrir !
HELMONDE.
Le péril sera grand.
EDGARD.
Il m'en plaît davantage.
HELMONDE.
Que de sang, juste Ciel, va rougir ce rivage !
Tous vos braves amis....
EDGARD.
Leur sort sera trop doux
De songer en mourant qu'ils combattoient pour vous.
Bientôt Léar vengé par leur valeur guerriere....
Dieux ! vous versez des pleurs !
HELMONDE.
Mon trop malheureux pere,
Jusque dans ces forêts le bruit en a couru,
D'auprès de Volnérille, hélas ! a disparu.
EDGARD.
(à part.) *(à Helmonde.)*
O Ciel ! N'en croyez-pas ce qu'un vain bruit peut dire.
HELMONDE.
Eh! qui sait maintenant en quels lieux il respire,
S'il est vivant encor, si Régane a son tour
Ne l'a pas, sans pitié, chassé loin de sa cour ?
(Grand bruit de tonnerre avec des éclairs.)
Si c'étoit-là son sort, hélas ! Tonnerre, arrête !
De Léar fugitif ne frappes point la tête !
N'oubliez pas, grands Dieux ! que ce Prince autrefois,
Tandis qu'il a régné, fit respecter vos loix.
Sur un foible vieillard défendez aux orages,
Défendez aux hivers d'imprimer leurs outrages !
Assoupissez des vents l'épouvantable voix !
Je ne demande plus qu'il monte au rang des Rois :
Qu'il vive, c'est assez. Vers sa fidelle Helmonde
Tournez, dans ces déserts, sa course vagabonde :
Pour lui faire oublier deux enfans trop ingrats,
Que je puisse un moment le serrer dans mes bras !
Je mourrai de plaisir, si je revois mon pere.

EDGARD.

(*Un grand coup de tonnerre avec des éclairs.*)

Ah! le Ciel aux humains a déclaré la guerre :
La terre eſt conſternée & muette d'effroi.

HELMONDE.

Du moins, mon cher Edgard, vous êtes près de moi :
Ah! ne me quittez pas.

EDGARD.

Dans cette humble retraite,
Madame, un ſouterrain, ſous ſa voûte muette,
Pendant cette tempête, eſt propre à vous cacher:
La foudre & ſes éclats n'en ſauroient approcher.
Votre œil d'un ciel brûlant n'y verra plus la flamme.

HELMONDE.

Ah! je frémis, Edgard....

EDGARD.

Venez, rentrons, Madame.
Que le tonnerre ébranle & la terre & les cieux;
Votre cœur eſt trop pur pour rien craindre des Dieux.

(*Ils ſe retirent dans la profondeur du ſouterrain.*)

SCENE V.

LEAR, *ſeul.*

(*On le voit de très-loin, à la lueur des éclairs, à travers les arbres de la forêt, ſeul, égaré, promenant ſa vue avec douleur & inquiétude.*)

Je n'aperçois plus Kent. L'ombre épaiſſe & l'orage
Ont égaré mes pas dans ce déſert ſauvage.
Mon œil épouvanté le cherche.... & je ne voi
Que ce ciel menaçant prêt à fondre ſur moi.

(*Le tonnerre éclate, les éclairs embraſent l'horizon, les vents ſifflent, la grêle tombe ſur la tête chauve & nue du Roi Léar.*)

Redoublez vos efforts, cieux, tonnerre, tempête,
Verſez tous vos torrens, tous vos feux ſur ma tête!
Je n'en murmure pas, je la livre à vos coups;
Léar n'a point le droit de ſe plaindre de vous.
Exercez donc ſur moi toute votre furie;
Frappez ce corps mourant, cette tête flétrie,
Ce front mal défendu par quelques cheveux blancs
Qu'au gré de leurs combats ſe diſputent les vents:
N'y voyez plus la place où fut mon diadême.
Sans pouvoir de mon ſort accuſer que moi-même,
Me voici ſous vos coups humblement incliné,
Dans ces vaſtes forêts ſans guide abandonné.
Privé du tendre ami qui ſuivoit ma miſere,

Glacé par vos frimats, resté seul sur la terre,
Pauvre & foible vieillard, chassé de sa maison,
Dont des enfans ingrats ont troublé la raison.

SCENE VI.

LEAR, LE COMTE DE KENT.

LE COMTE.

O (*sortant d'entre les arbres.*)
Mon Prince !

LEAR.

Cher Comte !

LE COMTE.

Enfin je vous retrouve.

LEAR.

Nous voilà réunis.

LE COMTE.

(*à part.*)
Quel destin il éprouve !
(*haut.*)
Ma voix vous appeloit quand vos sens étonnés....

LEAR.

Qu'elle nuit, mon cher Kent, pour les infortunés !
(*en regardant la tempête.*)
Quand le Ciel est en feu, sous vos chastes asyles,
Dormez, cœurs innocens, soyez du moins tranquilles :
Mais vous sur-tout, tremblez au fond de vos Palais,
Ingrats, à qui ces Dieux ne pardonnent jamais !
Parlez : entendez-vous ces accens redoutables,
Ces messagers de mort, tonnant sur les coupables ?
Pour moi, j'ai la douceur, dans cet affreux danger,
Que le crime à mon cœur est du moins étranger.
On m'a fait plus de mal que je n'en ai pu faire.

LE COMTE.

Tâchons de découvrir quelque abri solitaire.
Ah ! tous vos sens glacés....

LEAR.

Cher ami, tu le vois,
La nature en fureur n'épargne point les Rois.

LE COMTE.

Vous n'en faites que trop la dure expérience.

LEAR.

J'apprends, par ma douleur, à plaindre l'indigence.
Hélas ! à leur grandeur les Rois trop attachés,
Du sort des malheureux sont foiblement touchés.
Peut-être en ce moment quelque vieillard expire.
Combien d'infortunés, soumis à notre empire,
Réclament loin de nous la nature & nos soins !

Jai

J'ai peut être moi-même oublié leurs besoins.

LE COMTE.

Non, vos peuples jamais n'ont senti la misere.

LEAR.

Crois-tu qu'encor pour eux ma mémoire soit chere ?

LE COMTE.

Ils ne sont point ingrats.

LEAR.

Mes enfans l'ont été.

LE COMTE.

Jamais leur nom par moi ne sera répété.

(*La lueur des éclairs fait appercevoir la caverne au Comte de Kent.*)

C'est trop tarder : marchons... D'une voûte ignorée
Ces éclairs dans l'instant me découvrent l'entrée.
Ne la voyez-vous point ?

LEAR.

Je ne l'apperçois pas.

LE COMTE.

Par pitié pour nous deux, venez, suivez mes pas.

LEAR.

Tu le veux ?

LE COMTE.

Avançons.

LEAR.

(*s'arrêtant tout-à-coup.*)

Cher Comte, arrête, arrête !

LE COMTE.

Vos yeux ont assez vu cette horrible tempête :
Quel funeste plaisir pouvez-vous y trouver !

LEAR.

Une autre dans mon sein va bientôt s'élever !

LE COMTE.

Seigneur, au nom des Dieux, mon Souverain, mon maître,
Le Ciel de nos malheurs aura pitié peut-être :
Ne me résistez plus, hélas ! dans ces forêts
Les monstres sont cachés sous leurs antres secrets :
Vous seul, de tant d'états votre antique héritage,
N'aurez-vous pas du moins un asyle en partage !
Entrons Seigneur, entrons sous cet obscur séjour.
Je vous tiens lieu de tout, d'amis, d'enfans, de Cour ;
C'est le sort de mon sang de vous être fidele :
Faut-il que par des pleurs, je vous prouve mon zele ;
Faut-il que, me jetant à vos sacrés genoux !...

LEAR.

Ah ! tu brises mon cœur.

SCENE VII.

LEAR, Le Comte de KENT, NORCLETE.

NORCLETE.

Qui s'approche ?

LE COMTE.

C'est nous :
Errans dans ces forêts, nous cherchons un asyle.

NORCLETE.

Cet humble souterrain vous offre un toit tranquille.
Poursuivroit-on vos jours ?

LEAR.

Quoi, tu ne le sais pas !
On ne voit plus par-tout que des enfans ingrats.

NORCLETE.

Ils n'ont que trop souvent désolé les familles.

LEAR.

(avec un égarement doux & paisible.)
Aurois-tu donc aussi donné tout à tes filles ?

NORCLETE.

A ma vieillesse au moins cet abri fut laissé.

LEAR.

Tes enfans, mon ami, ne t'ont donc pas chassé ?

NORCLETE.

La mort depuis long-temps en a privé Norclete.

LEAR.

Que je te trouve heureux d'avoir une retraite !

NORCLETE.

(avec une compassion tendre.)
Son sort me fait pitié.

LEAR.

Sais-tu pourquoi les airs
Sont émus par les vents, rougis par les éclairs,
Pourquoi des monts au loin tu vois fumer la cime ?

NORCLETE.

Non.

LEAR.

(avec un air de confidence & de mystere.
Viens, approche-toi. J'ai commis un grand crime...
Tu recules, ami ! Je n'en murmure pas.

NORCLETE.

Ciel ! qu'avez-vous donc fait ?

LEAR.

(avec un attendrissement douloureux.)
J'eus une fille, hélas !...
(prenant tout-à-coup un visage riant, & comme se souvenant de très-loin & avec effort.)
Oh oui, je m'en souviens ! Elle étoit jeune & belle.

LE COMTE.

(montrant Léar qui tombe tout-à-coup dans une espece d'insensibilité & d'anéantissement.)

Il ne nous entend plus.

NORCLETE.

(au Comte.)

Ah! dites, que fait-elle !

LE COMTE.

Hélas! nous l'ignorons.

NORCLETE.

Avoit-elle un époux !

LE COMTE.

Pourquoi, vieillard, pourquoi me le demandez vous !

NORCLETE.

C'est qu'ici, dans le fond de ma caverne obscure,
Respire auprès de moi la vertu la plus pure.

LE COMTE.

Qui! Parlez.

NORCLETE.

Une beauté qui, douce & sans témoins,
Prodigue à mes vieux ans sa tendresse & ses soins.

LE COMTE.

Sa naissance !

NORCLETE.

A ses mœurs, à son voile champêtre,
Je crois que dans ces bois le destin l'a fait naître.

LE COMTE.

As-tu lu dans son cœur ses secrets sentimens !

NORCLETE.

Son cœur avec effort renferme ses tourmens.
Elle dit quelquefois : ô mon pere, ô mon pere!

LE COMTE.

(en regardant Léar.)

Acheve, acheve, ô Ciel! & finis sa misere.

(à Norclete.)

Qui l'a mise en tes mains ?

NORCLETE.

Un jeune homme.

LE COMTE.

Son nom !

NORCLETE.

Edgard.

LE COMTE.

Mon fils! qu'il vienne.

(Norclete va promptement les chercher.)

(à Léar.)

Ah! reprends ta raison.
Réveille-toi, Léar. Dieux! veillez sur mon maître.
Qu'il résiste à sa joie!

SCENE VIII.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, NORCLETE, HELMONDE, EDGARD.

LE COMTE, *continuant.*

(*Appercevant Helmonde & Edgard.*)
Ah! je les vois paroître.

HELMONDE.

O surprise! ô bonheur!

LE COMTE.

Mon fils!

EDGARD.

Mon pere!

LE COMTE.

Edgard,
Va, tu peux hardiment t'offrir à mon regard.
(*montrant Helmonde.*)
Tes soins devoient sauver une tête si chere:
(*montrant Léar.*)
Le Ciel a tout conduit. Vois ton Prince.

HELMONDE.

O mon pere!

LE COMTE.

Mon Roi, c'est votre Helmonde. Ah! revenez à vous.
Sentez, sentez ses mains qui pressent vos genoux.

LÉAR, *égaré.*

De qui me parles-tu?

LE COMTE.

D'un objet plein de charmes,
Qui vous plaint, vous chérit, vous baigne de ses larmes,
De votre fille.

LÉAR.

(*repoussant Helmonde avec horreur.*)
O Ciel!

HELMONDE.

Il ne me connoît plus.

LÉAR, *à part.*

On nous a découverts, nous sommes tous perdus.
(*à Helmonde.*)
Sais-tu mon nom?

HELMONDE.

Léar.

LÉAR.

Que m'es-tu?

HELMONDE.

Votre fille.

LÉAR

(*toujours égaré.*) (*croyant la voir.*)
Qu'on la charge de fers. Avancez, Volnérille.

(*croyant voir Régane.*)
Vous, Régane, approchez.
(*s'adressant à Volnérille & à Régane qu'il croit voir.*)
Me reconnoissez vous?
Qui vous donna le jour, votre sceptre, un époux?
(*à Helmonde, croyant voir Volnérille.*)
Et toi, qui contre Helmonde excitas ma vengeance,
Devant moi, sans pitié tu traînas l'innocence:
(*Il va pour la saisir.*)
Il est temps....

HELMONDE.

Arrêtez!

LEAR.

Plus de pardon.

HELMONDE.

O Cieux!

LEAR, (*en la saisissant.*)

Je te traîne à ton tour au tribunal des Dieux:
Les voilà tous assis pour juger des perfides.

LE COMTE.

Oubliez, s'il se peut, des enfans parricides.

LEAR.

Qui, moi, les oublier! Dieux, jugez entre nous;
Les accusés tremblans sont ici devant vous.
J'atteste avec serment, par ces mains paternelles,
Que toujours dans mon cœur je portai les cruelles.
Vous auriez dû donner à ces monstres affreux
Quelque enfant meurtrier qui m'auroit vengé d'eux.
Eclatez, il est temps; c'est moi qui vous implore:
Ne craignez pas pour eux que le sang parle encore,
Pour lancer votre arrêt, pour diriger vos coups,
Sur vos trônes sacrés je m'assieds avec vous.

LE COMTE.

Leur pitié quelquefois les porte à la clémence.

LEAR.

Ah! je n'étois pas né pour aimer la vengeance.

HELMONDE, (*au Comte.*)

Si j'osois lui parler....

LE COMTE.

Ah! son cœur surchargé
A besoin, par des pleurs, d'être enfin soulagé.
Ne troublez point leur cours.

LEAR.

(*Il s'assied sur un débris de rocher.*)
Régane, Volnérille,
Avez-vous oublié que vous étiez ma fille?
Vous en coûtoit-il trop de vous laisser toucher
Par mes tendres bienfaits qui venoient vous chercher!
N'avez vous pas senti l'inévitable empire

Qu'exerce la bonté sur tout ce qui respire !
Le tigre, jeune encor, dans son antre cruel,
Ne porte point la dent sur le sein maternel :
Et vous m'avez chassé, la nuit, moi, votre pere,
Qui n'a gardé pour lui que l'exil, la misere !
Si j'eus un trône, hélas ! ce fut pour vous l'offrir !
Quel crime ai-je commis, que de trop vous chérir ?

LE COMTE.

Vous pleurez ?

LEAR.

Oui, je pleure. Ah ! je sens ma blessure.
Dans ces tristes forêts errer à l'aventure,
Sans secours, sans asyle ! ô pere infortuné !
Dieux ! ôtez-moi le cœur que vous m'avez donné.
(*changeant de figure & de voix.*)
Je ne pleurerai plus.

HELMONDE.

Il change de visage.

LE COMTE.

Il l'avoit pressenti ce trouble & cet orage,
Madame, son tourment n'est pas prêt à finir.

HELMONDE.

Près de lui, mes amis, il faut nous réunir.

LEAR.

(*à Norclete.*) (*au Comte & à Edgard.*)
Vieillard, approche-toi. Vous, de vos mains pressantes
Etouffez, s'il se peut, leurs fureurs renaissantes.

HELMONDE.

Comme son cœur frémit !

LE COMTE.

De quel trouble il est plein !

LEAR.

Arrachez, mes amis, ces serpens de mon sein !
Ah Dieux ! Ah ! je me meurs !

HELMONDE.

Quel tourment il endure !

LEAR.

Je sens leur dent cruelle élargir ma blessure.
Ils s'y plongent en foule ; ils en sortent sanglans.

HELMONDE.

Ces monstres si cruels, ah ! ce sont ses enfans !

LEAR.

Les ingrats ! Les ingrats !

HELMONDE.

Mes amis, il succombe....
Dieux ! daignez nous unir. Dieux ! ouvrez-moi la tombe.

LEAR.

Qu'entends-je !

HELMONDE.

Ma douleur.

LEAR.

Ah! que ses traits sont doux!
Mon cœur est moins souffrant, moins triste auprès de vous.
Elle étoit de votre âge.

HELMONDE.

Eh, si le Ciel propice
La rendant à vos vœux.....

LEAR.

Oh! voilà mon supplice.
Je n'oserai jamais.....

HELMONDE.

Pourriez-vous bien, hélas!
Prête à vous embrasser, l'écarter de vos bras?

LEAR.

Que dites-vous, ô Ciel! Je verrois ma victime!...

HELMONDE.

Ne l'aimeriez-vous plus!

LEAR.

Après, après mon crime,
De ce fer à l'instant je m'immole à ses yeux.

HELMONDE.

(aux genoux de Léar.)
Mais si, par ses respects, ses soins religieux,
Son amour!...

LEAR.

Ecoutez: vous voyez ma misere;
Peut-être n'ai-je plus ma raison toute entiere.
Je doute, je ne sais si je dois écouter
Un doux pressentiment qui cherche à me flatter:
C'est dans la sombre nuit un éclair qui me brille.
Un tendre instinct me dit que vous êtes ma fille;
Mais peut-être qu'aussi, pour calmer ma douleur,
Votre noble pitié cherche à tromper mon cœur...
Es-tu mon sang?

HELMONDE.

Mon pere!

LEAR.

O moment plein de charmes!

HELMONDE.

Helmonde est dans vos bras, voyez couler ses larmes.

LEAR.

(tirant son épée & voulant s'en percer.)
Eh bien, puisque tu l'es, voilà mon châtiment!

HELMONDE.

Que faites-vous, grands Dieux!

LEAR.

Je te venge.

HELMONDE.

Un moment!
Je vous trompois, Seigneur, vous n'êtes point mon pere.

LEAR.

Ose-tu prendre un nom que la vertu révere!
Va, ne m'abuse plus; va fuis loin de mes yeux.
Helmonde, hélas! n'est plus.... & moi, je vois les Cieux,
Ces Cieux de qui les traits n'ont point frappé ma tête!
Arbres, renversez-vous! écrasez-moi, tempête!
Est-ce bien toi, cruel, dont l'injuste courroux
Proscrivit la vertu tremblante à tes genoux!

(les bras étendus vers le ciel.)

Ma fille, entends mes cris! Vois le coupable en larmes!
Ma douleur, à tes yeux, peut-elle avoir des charmes?
Va, tes sœurs m'ont puni. Connois encor ma voix;
Je t'appelle, en mourant, pour la derniere fois.
Pardonne à ce Vieillard que le remords déchire.

(Il tombe sans mouvement sur un débris de rocher.)

C'est son cœur qui te venge, & c'est-là qu'il expire.

HELMONDE.

(se jetant sur le corps de son pere.)

Ah Dieux!

EDGARD.

(courant vers Helmonde.)

Helmonde!

LE COMTE.

(relevant Léar avec le secours de Norclete.)

Hélas! ô mon Prince! ô mon Roi!

HELMONDE.

Prenez soin de mon pere. Edgard, & laissez-moi.

(au Comte, à Norclete & à Edgard, en se joignant à eux.)

Amis, que je vous aide! O mon auguste pere!
Que ne vois-je finir ma vie ou ta misere!
O Ciel! dans son esprit ramene enfin la paix,
Et daigne à ses douleurs égaler tes bienfaits!

(Ils transportent Léar immobile dans la partie la plus profonde de la caverne, & on cesse de les voir.)

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

(Le Théâtre est le même qu'au troisieme Acte.)

SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE KENT, EDGARD.

LE COMTE.

Oui, je l'avoue, Edgard, une cause si belle
Avoit droit d'enflammer ton courage & ton zele;

J'approuve avec transport tes desseins généreux :
Tous nos efforts, mon fils, sont dûs aux malheureux.
Dis-moi, que fait ton frere ?

EDGARD.

Il anime, il seconde
Les vengeurs vertueux de Léar & d Helmonde.
Mais les momens sont chers. Je connois les chemins :
Remettons & la fille & le pere en leurs mains.
Je pars ; &, ramenant une vaillante élite,
Aussi-tôt vers mon camp j'assure leur conduite.
Quel sera le transport, l'espoir de nos Héros,
En les voyant tous deux marcher sous nos drapeaux !
Tout enfin du succès semble m'offrir l'augure ;
Des Citoyens ligués au nom de la nature,
Un Vieillard devant eux exposant sa douleur,
La majesté des ans, du trône, du malheur.
Oui, vers mon camp, les Dieux, ces Dieux que j'en dois croire,
Déjà pour le venger appellent la victoire.
Quand viendra le moment de voler aux combats !

LE COMTE.

Mais comment dès ce jour l'emmener sur tes pas ?
Comment charger son front du poids de la couronne,
Si pour jamais, mon fils, sa raison l'abandonne,
S'il traîne dans la honte un sceptre humilié,
Vil spectacle à la fois d'opprobre & de pitié ?

EDGARD.

Ne désespérons point. Dans ce cœur trop sensible
L'orage s'est calmé par un éclat terrible.
La douceur du repos, par ses charmes puissans,
Vient enfin, sous nos yeux, d'enchaîner tous ses sens.
Qui sait si le sommeil que déjà dans ses veines
Fait couler sa fraîcheur & l'oubli de ses peines,
Ce sommeil qui, calmant les plus fougueux transports,
Assoupit tout dans l'homme, excepté le remords,
Ne rallumera point cette céleste flâme
Que des enfans ingrats ont éteinte en son ame ?
Car son égarement n'est pas le triste fruit
D'un corps trop épuisé que l'âge enfin détruit ;
C'est l'effet d'une plaie & profonde & cruelle
Que creusa dans son sein la douleur paternelle.
Je ne me trompe point, oui, j'ai vu dans ses traits
Briller quelques rayons de bonheur & de paix.

SCENE II.

LE COMTE DE KENT, EDGARD, HELMONDE.

HELMONDE.

CHer Comte, enfin les Dieux ont daigné, sur nos têtes,
Après tant de courroux, enchaîner les tempêtes :

Digitized by Google

Le jour n'est pas éteint; & son heureux retour
Pour les mortels encor annonce leur amour.
En jouirons-nous seuls! Si sa douce lumiere
Pouvoit, à son réveil, flatter l'œil de mon pere!
Si cet œil, que des pleurs ont trop long-temps blessé;
Par ses tendres rayons se sentoit carressé!
S'ils l'aidoient par degrés à reconnoître Helmonde!
Sur de foibles secours mon vain espoir se fonde;
Mais, quels qu'ils soient enfin, je les implore tous,
Et ma douleur au moins se consulte avec vous.

EDGARD.

Madame, il me suffit: je vais trouver Norclete:
Mes soins dans un moment vous auront satisfaite.

(Il sort.)

SCENE III.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE.

LE COMTE.

Madame, pardonnez si mon fils à l'instant
Va rejoindre à grands pas le parti qui l'attend.
Il reviendra bientôt. Une escorte fidelle
Doit vous rendre aux vengeurs dont le cri vous appelle.

SCENE IV.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE, LEAR, EDGARD, NORCLETE.

(Edgard & Norclete apportent Léar endormi sur un lit de roseaux, & le placent vis à-vis les rayons de l'aurore naissante qui pénetrent dans la caverne)

LE COMTE, *à Helmonde.*

Mais voici votre pere.

HELMONDE.

Ah Ciel!

EDGARD, *à Helmonds*

Souffrez qu'Edgard
S'arme pour vous, Madame, & presse son départ.

(à Norclete.)

Vous savez nos desseins. Toi, près de cette voûte,
Sous ces bois, ces rochers, regarde, observe, écoute.
Tout m'est suspect, ami, dans ces sombres forêts.
Epie, en te cachant, les mouvemens secrets,
Le bruit le plus léger, la voix, les pas des traîtres,
Et revient dans l'instant en avertir tes maîtres.

NORCLETE.

A mon zele, Seigneur, qu'un tel devoir est doux!
J'obéis à votre ordre, & je sors avec vous.

(Il sort avec Edgard.)

SCENE V.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE, LEAR.

HELMONDE.

QUe pensez-vous, cher Comte? Hélas! voilà mon pere.
Son trouble est il calmé? Que faut-il que j'espere?
Lisez-vous sur sont front quelque présage heureux?

LE COMTE.

Je n'y remarque rien qui détruise vos vœux.

HELMONDE.

(*baisant doucement le front de Léar endormi.*)
Tendre cœur de mon pere, oh! puissent de ma bouche
Sortir de doux accens dont le charme te touche!
Qu'ils guérissent la plaie & les coups douloureux
Dont mes sœurs ont percé ce cœur trop généreux!

LE COMTE, (*à part.*)

O Ciel, que de vertus! Ame sensible & pure,
Sous quels indignes traits te peignit l'imposture!

HELMONDE.

Quands mes sœurs à ton sang n'auroient pas dû le jour,
Au cri de la pitié leur sexe étoit-il sourd!
(*en pleurant.*)
Mon pere, étois tu fait pour incliner ta tête
Sous le poids des torrens vomis par la tempête!
Hélas! je les ai vus, ce front, ces cheveux blancs,
Sous le feu des éclairs, insultés par les vents.
Quelle nuit en horreurs fut jamais plus fertile!
Au dernier des humains j'eusse ouvert un asyle:
Et toi, mon pere, & toi.... voilà tous les secours
Que le Ciel m'a prêtés pour conserver tes jours;
Ces bras qui t'ont reçu, la caverne où nous sommes,
Le mépris, qui te cache à la fureur des hommes;
Ce déplorable lit, ces roseaux, que du moins
La pauvreté sensible offrit à tes besoins.
Ah! si par tes douleurs la raison t'est ravie,
Sans peine à te servir je consacre ma vie.
(*au Comte.*)
Le jour de la raison peut-il se rallumer?

LE COMTE.

Il est des végétaux d'où l'art fait exprimer
Quelques sucs bienfaisans dont la puissance active
Rappelle en notre esprit sa clarté fugitive.

HELMONDE.

Admirables présens, végétaux précieux,
Pour guérir les mortels, nés du souffle des Dieux,
Si vous pouvez m'entendre & sentir mes alarmes,
Fleurissez pour mon pere, & croissez sous mes larmes!
Ne trompez pas mes vœux! Et vous, sommeil, & vous,
Répandez sur ses yeux vos pavots les plus doux!

Que jamais leur fraîcheur ne baigne ma paupiere;
Que vous n'ayez rendu le repos à mon pere !...
Ah ! cher Comte, son front a paru s'éclaircir.

LE COMTE.

Daigne le Ciel entendre un si juste désir !

HELMONDE.

Si sa foible raison se ranimoit encore !
Le calme de ses traits peut-être en est l'aurore.
Mais il s'éveille.

LEAR.

O Ciel ! quel spectacle nouveau.
Pourquoi me forcez-vous à sortir du tombeau !
(*charmé par les rayons de l'aurore.*)
O la douce lumiere !... Ah ! d'où reviens-je? où suis-je ?
Ce jour, ce lieu, ce corps, tout me semble un prestige.
Tout chancelle & s'échappe à mes yeux incertains ;
Je n'ose qu'en tremblant me fier à mes mains.
Dans cette état honteux, j'ai pitié de moi même.

HELMONDE.

Regardez-moi, Seigneur, songez que je vous aime.

LEAR.

Ah ! ne m'insultez pas.
(*Il va pour se mettre aux pieds d'Helmonde.*)

HELMONDE, *relevant Léar.*

Seigneur, que faites vous !
C'est à moi qu'il convient d'embrasser vos genoux.

LEAR.

Vous voyez, je suis foible.

HELMONDE.

Hélas !

LEAR.

Ma fin s'apprête ;
Les ans se sont en foule entassés sur ma tête.
Daignez me protéger.

HELMONDE.

Contre qui ?

LEAR.

Contre... Eh quoi,
Vous ne savez donc pas leurs complots contre moi ?

HELMONDE.

Quels sont vos ennemis ?

LEAR.

Attendez... Ma mémoire...
Je ne m'en souviens plus.

HELMONDE.

De votre antique gloire
On parle quelquefois.

LEAR.

Vous le croyez ! Ce bras

S'est souvent signalé jadis dans les combats.

HELMONDE.

Quels drapeaux suiviez-vous dans votre ardeur guerriere ?
Auriez vous été Roi ?

LEAR.

Roi ? non, mais je suis pere.

HELMONDE.

Sans doute vous plaignez les peres malheureux ?

LEAR.

Mon cœur s'est de tout temps intéressé pour eux.
Ce nom me plaît toujours ; il a pour moi des charmes.

HELMONDE.

Hélas, j'en connois un bien digne de mes larmes !

LEAR.

Est-ce le vôtre ?

HELMONDE.

Ah Dieu !

LEAR.

Vous versez des pleurs !

HELMONDE.

Oui.

LEAR.

Pourquoi, si vous l'aimez, n'être pas avec lui ?
Est-il dans ces climats ? Est-il vivant encore ?

HELMONDE.

Il vit.

LEAR.

Quel est son nom ?

HELMONDE.

Léar.

LEAR.

Léar ! J'ignore
Ce qu'il peut être.

HELMONDE, *à part.*

Hélas !

LEAR.

Et vous connoît-il ?

HELMONDE.

Non.

LEAR.

Pourquoi ?

HELMONDE.

Ses longs malheurs ont troublé sa raison.

LEAR.

Il a donc bien souffert ! Eh, qui les a fait naître ?

HELMONDE.

De coupables enfans, qu'il aima trop peut-être.

LEAR.

Des enfans ! En effet, ils sont tous des ingrats.

Mais vous, à ces cœurs durs vous ne ressemblez pas;
Vous respectez les Dieux, vous aimez votre pere ?

HELMONDE.

Quel présent plus sacré m'ont-ils fait sur la terre !

LEAR.

Ah! s'ils m'avoient donné deux filles comme vous!
Mais, hélas !....

HELMONDE.

Achevez.

LEAR.

Ils m'ont, dans leur courroux,
Donné deux monstres qui. . . .

HELMONDE.

Parlez : qui....

LEAR, *avec un souvenir confus.*

Leurs visages,
Leurs traits me sont présens.

HELMONDE.

Songez à leurs outrages.
Ne vous souvient il plus qu'on vous ait offensé !

LEAR.

Oui... d'un Palais.... la nuit... je crois qu'on m'a chassé.

HELMONDE.

Vous rappeleriez-vous le nom de votre fille ?

LEAR.

C'est... Régane... Oui... Régane.

HELMONDE.

Et l'autre !

LEAR.

Volnérille.

HELMONDE, *montrant le Comte.*

Les traits de ce guerrier ne vous frappent-ils pas ?

LEAR.

C'est mon ami, c'est Kent ; il a suivi mes pas.
(*à Helmonde, comme s'il se la rappeloit confusément.*)
Mais vous !

HELMONDE.

Je ne suis point, hélas! une étrangere.

LEAR.

Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez un pere ?

HELMONDE.

Oui.

LEAR.

Qu'il vivoit encor, qu'il étoit malheureux,
Que vous l'aimiez ?

HELMONDE.

Sans doute.

LEAR.

Eh ! quel revers affreux

Vous a donc féparés !.... Mes fouvenirs reviennent.
Avez-vous des fœurs ?

HELMONDE, *à part.*

Oui. Ciel, que mes vœux l'obtiennent;
Sa raifon va renaître : accomplis ton deffein!

LEAR.

Mon cœur frémit, s'élance, il bondit dans mon fein.
Oui, vous avez des fœurs. Mon efprit fe rappelle
Que leur cédant mon Trône.... Il s'égare, il chancelle;
Sa clarté difparoît. Dieux! fixez ce flambeau,
Ou plongez-moi vivant dans la nuit du tombeau!
(*à Helmonde.*)
Que vous difois-je? Eh bien?... Ah! daignez m'en inftruire.
Je crois qu'enfin pour moi ma raifon vient de luire.
O qui que vous foyez, ne m'abandonnez pas,
Aidez-moi par pitié!

HELMONDE.

Je vous difois.... hélas!...

LEAR.

Oui, vos pleurs, je le vois, cachent quelque myftere.
Quel eft votre pays, votre nom, votre pere?
O doux efpoir!.... Grands Dieux, s'il n'eft pas une erreur;
Rendez-moi ma raifon, pour fentir mon bonheur!
(*au Comte de Kent.*)
Mon ami, je mourrai de l'excès de ma joie.

LE COMTE.

(*bas à Helmonde.*)
Redoutez les tranfports où fon ame fe noie.

HELMONDE.

Vers fon fein malgré moi mes bras font emportés:
Je ne réfifte plus.

LEAR.

Mon cœur parle.

LE COMTE, *à Helmonde.*

Arrêtez.

HELMONDE.

La natute m'entraîne.

LEAR.

Et moi, le fang m'éclaire.

HELMONDE.

Reconnoiffez Helmonde.

LEAR.

O ma fille!

HELMONDE.

O mon pere!
Nous voilà réunis; oubliez vos malheurs;
Confondons nos deftins & notre ame & nos pleurs.

LEAR.

Larmes de mon enfant, coulez fur ma bleffure;

Dans ce cœur paternel consolez la nature;
Coulez avec lenteur sur ses replis sanglans
Que la dent des ingrats déchira si long-temps.
Oui, je sens que tes pleurs, en baignant mon visage,
M'ont rendu ma raison, m'en font chérir l'usage.
Oh! reste sur mon sein. Vingt siecles de tourment
Seroient tous effacés par un si doux moment.
Dieux! veillez sur ses jours. Dieux! pour faveur derniere,
Que j'expire en ses bras du bonheur d'être pere!

HELMONDE.

Ils viennent d'exaucer mon plus tendre désir:
Pour vous, auprès de vous, je veux vivre & mourir.

LEAR.

Hélas! dans quel état, ma fille, es-tu réduite?

HELMONDE.

Seigneur, de vos destins laissez moi la conduite.
Vos tyrans sont haïs, vos défenseurs sont prêts:
Edgard les a pour nous cachés dans ces forêts,
Pour nous mettre en leurs mains, il va bientôt paroître.
Voici, voici l'instant de détrôner un traître.
De la couronne encor votre front va s'orner.

LEAR.

Je pourrai donc, ma fille, enfin, te la donner.
O noble & brave Edgard!

LE COMTE.

Je réponds de son zele.

LEAR.

Il est né de ton sang, il doit m'être fidele.

HELMODE.

Il veilla sur mon sort dans mon adversité.

LEAR, *au Comte.*

Et toi, dans mon malheur, tu ne m'as pas quitté.
Vous serez les vengeurs de Léar & d'Helmonde.

SCENE VI.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE, LEAR, NORCLETE.

NORCLETE.

MAdame, en parcourant cette forêt profonde,
J'ai su, par un soldat que m'offroit le hasard,
Que le Duc est tout prêt à marcher contre Edgard.
Régane, m'a-t il dit, irrite sa colere;
Et ces bois vont servir de théâtre à la guerre.
Il croit que dans ce jour la perte du combat
Va soulever contre eux le peuple & le soldat;
Que ce peuple en secret n'attend que leur disgrace
Pour rappeler Léar & le mettre à leur place.
Je revenois vers vous, prompt à vous informer

D'un avis important qui peut vous alarmer,
Lorsque j'ai vu soudain, troublés par leurs approches,
Des soldats par le Duc envoyés sous ces roches,
Qui, d'un front attentif & d'un air curieux,
Par-tout sembloient porter leurs esprits & leurs yeux.
Il n'en faut point douter, l'on cherche à vous surprendre.

HELMONDE, *à Léar.*

A mes justes désirs, Seigneur, daignez vous rendre.
Je ne crains que pour vous : moi, sous ce vêtement,
Je puis à leur recherche échapper aisément.
Hélas ! c'est à vous seul que leur fureur s'attache.
Dans cet antre profond souffrez que je vous cache.

LEAR.

Me cacher !

LE COMTE.

(*montrant Helmonde à Léar.*)
Eh ! Seigneur, regardez son effroi.

LEAR.

(*en suivant Helmonde.*
Allons, défends mes jours ; je cede, ils sont à toi.
(*Il s'enfonce dans la caverne avec Helmonde.*)

SCENE VII.

LE COMTE DE KENT, NORCLETE.

LE COMTE.

O Vous, Dieux immortels, arbitres des batailles,
Verriez-vous d'un même œil Léar & Cornouailles !
Leur cause est différente, & vous la connoissez.
Chaque parti s'approche : il est temps, prononcez.
L'honneur d'un tel combat m'est interdit peut-être :
Vengez par mes deux fils les affronts de mon maître.
Les momens les plus vifs & les plus dangereux,
Les postes du péril, je les retiens pour eux.
Mais, hélas ! protégez & leurs jours & leur gloire.
Ou payez-moi du moins leur sang par la victoire.
Vous n'entendrez de Kent ni plainte, ni soupir,
S'ils ont eu pour leur Roi le bonheur de mourir.

SCENE VIII.

LE COMTE DE KENT, NORCLETE, HELMONDE.

HELMONDE.

JE respire, cher Kent : le creux d'une chêne antique,
Où d'un obscur détour conduit la route oblique,
Vient de cacher mon pere ; & c'est-là, dans la nuit,
Qu'il pourra se soustraire à l'œil qui le poursuit.

SCENE IX.

LE COMTE DE KENT, NORCLETE, HELMONDE, OSWALD, SOLDATS DE SA SUITE.

OSWALD.

Qui demeure en ces lieux ?

NORCLETE.

Moi.

OSWALD.

Votre nom ?

NORCLETE.

Norclete.

OSWALD.

(montrant le Comte.)

Quel est cet Etranger ?

NORCLETE.

Cherchant une retraite,
Il a trouvé ce toit : je me suis acquitté
Des devoirs naturels de l'hospitalité.

OSWALD.

(en montrant Helmonde.)

Cette fille ?

NORCLETE.

Est la mienne.

OSWALD.

On dit que ces bois sombres
Cachent un fugitif égaré sous leurs ombres.

HELMONDE.

Quel est ce fugitif ?

OSWALD.

Léar.

HELMONDE.

Ah ! ses malheurs
Auront fini ses jours réservés aux douleurs.

OSWALD.

Auriez-vous de sa mort entendu la nouvelle ?

HELMONDE.

Le bruit en a couru ; je le crois trop fidelle.

OSWALD.

(à ses soldats.)

Remplissons nos devoirs : sous ce long souterrain
Voyez, cherchez par-tout, vos flambeaux à la main.

(Les soldats allument leurs flambeaux à une lampe qui brûle dans la caverne ; Oswald descend avec eux dans la partie intérieure du fond, & ils en visitent tous les détours.)

HELMONDE.

(au Comte de Kent, à voix basse, en tremblant.)

Ils vont tout observer sous ces voûtes secretes !

LE COMTE.

(aussi à voix basse.)

Dérobez & la crainte & le trouble où vous êtes.

HELMONDE.

Grands Dieux ! vous m'entendez !

NORCLETE.

Ah ! malgré moi je sens

La terreur me saisir, & glacer tous mes sens.

OSWALD.

(aux soldats qui reviennent avec lui.) *(à Norclete.)*

Léar n'est point ici. Sortons. Vieillard, écoute,
Si Léar par ses pleurs, sous cette horrible voûte,
Vient implorer, la nuit, tremblant, saisi d'effroi,
La grace d'y fouler ces roseaux près de toi,
Sois sourd à sa priere, & demeure inflexible.

HELMONDE.

Il est donc menacé d'un péril bien terrible !

OSWALD.

Si jamais Cornouaille est maître de son sort....

HELMONDE.

Eh bien ! son traitement quel sera-t-il ?

OSWALD.

La mort.

HELMONDE.

(Elle tombe évanouie entre les bras de Norclete.)

OSWALD.

(regardant Helmonde.)

Sa douleur m'est suspecte & me cache un mystere.

(à ses soldats.)

Qu'on l'emmene.

LE COMTE, *en tirant son épée.*

Arrêtez.

OSWALD.

Que prétendez-vous faire ?

LE COMTE.

Je la défendrai seul.

OSWALD.

Tes efforts seront vains.

Soldats, sans plus tarder, tirez-la de ses mains.

LE COMTE.

Osez-vous bien, cruels !...

OSWALD.

Obéissez sur l'heure.

LE COMTE.

Avant qu'on me l'arrache, il faudra que je meure.
Mes bras, mes foibles bras, sur son corps attachés....

SCENE X.

LEAR, le Comte de KENT, NORCLETE, OSWALD, Soldats de sa suite.

LEAR, *avec douleur & abandon.*

Me voici, me voici; c'est moi que vous cherchez.
On me peut aisément connoître à ma misere ;
C'est moi qui suis Léar, c'est moi qui suis son pere.
Ce vieillard généreux, par son zele animé,
C'est Kent : son seul forfait est de m'avoir aimé.
Sauvez ma fille & lui ; mais moi, que je périsse !
(montrant Helmonde.)
Mon gendre & ses deux sœurs vous paîront ce service.
Tuez-moi par pitié ; brûlez ces cheveux blancs,
Ce chêne dont le tronc m'a reçu dans ses flancs.
(à Helmonde.)
Hélas ! nous n'aurons pas gémi long-temps ensemble.

HELMONDE.

Ah ! plutôt tous les trois que la mort nous rassemble !
(en montrant les soldats.)
Suivons leurs pas, mon pere.

OSWALD.

Allons, je l'ai promis,
Au Duc, qui les attend, livrer ses ennemis.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(Le Théâtre est le même qu'aux troisieme & quatrieme Actes.)

SCENE PREMIERE.

Le Duc de CORNOUAILLES, OSWALD, Gardes.

LE DUC, *fait signe à ses gardes de se retirer.*

Ministre intelligent de ma fureur secrete,
Toi qui lis mes terreurs dans mon ame inquiéte,
Qui, sur le moindre signe expliquant mon courroux,
Perces d'abord le sein que j'indique à tes coups,
Oswald, mon cher Oswald, grace à ta diligence,
Léar avec sa fille est donc en ma puissance.
Voilà cette caverne où, loin de tous les yeux,
Ils dirigeoient sans bruit leurs complots odieux,
Où sous l'obscurité d'une forêt profonde....

OSWALD.

Seigneur, seule en ces bois, j'ai fait garder Helmonde.

Elle est près de ces lieux; Léar, en ce moment,
S'abandonne aux erreurs d'un doux égarement;
Mais, s'il revient à lui, d'abord occupé d'elle,
Par des cris douloureux je crains qu'il ne l'appelle.
Vos soldats au combat sont tout prêts à marcher:
Mais Edgard semble fuir, & n'ose vous chercher.
Votre épouse, Seigneur, ici prompte à se rendre,
S'avance sur mes pas; & vous allez l'entendre.

LE DUC.

Il suffit, cher Oswald. Soit prêt, & te souviens
D'exécuter d'abord ses ordres & les miens.
Le sort va de mes coups servir la hardiesse;
Et je peux.... Laisse-nous, j'aperçois la Duchesse.

SCENE II.

LE DUC ET LA DUCHESSE DE CORNOUAILLES.

LE DUC.

Madame, il étoit temps que, servant mes desseins,
Oswald remît Léar & sa fille en mes mains:
Quelques momens plus tard, je n'en étois plus maître;
Ils passoient dans un camp, sous les drapeaux d'un traître,
Qui de son camp déjà soulevé contre nous,
Par leur présence encore, aigriroit le courroux.
Il voit avec dépit, malgré sa vigilance,
Leur prompt enlevement tromper son espérance.
Non, je ne crains plus rien.

REGANE.

Tous ses soldats troublés
Dans ces sombres forêts, sont, dit-on, rassemblés.

LE DUC.

Vous les verrez bientôt me demander leur grace,
Et d'un chef imprudent abandonner l'audace.
Mon camp, prêt à marcher, veille & me répond d'eux.

REGANE.

Léar pour nous peut-être est encor dangereux.

LE DUC.

Que craindre d'un vieillard qui réclame la tombe,
Dont la raison s'éteint, dont le parti succombe,
Qui présente, immobile, à l'œil épouvanté,
La misere, l'enfance & la caducité!
Non, non, ce n'est point lui qui cause mes alarmes.

REGANE.

Est-ce Helmonde?

LE DUC.

Elle-même, oui: ses soupirs, ses larmes,
Des sujets toujours prêts à s'armer contre nous,
Ces titres que le sang lui donne comme à vous,
Son malheur, sa beauté, je ne sais quel empire

Qui naît de ce mêlange, & dont le charme attire,
Pour un pere opprimé cet amour prétendu
Dont le bruit imposant s'est par-tout répandu;
Oui, jusqu'à son nom seul, tout excite ma crainte.

REGANE.

Ne pouvez-vous, Seigneur, en repousser l'atteinte?

LE DUC.

Je le voudrois sans doute.

REGANE.

Eh quoi! douteriez-vous
Du forfait qui la rend criminelle envers nous?
N'est-ce pas elle enfin dont l'insolente audace
Vient d'armer vos sujets, aspire à notre place,
Qui d'avance en son cœur dévoroit notre rang,
Et va couvrir ces bords de carnage & de sang?
Mais c'est peu d'un combat; craignez ses artifices.
Votre Cour, votre camp sont pleins de ses complices.
Tout est danger pour nous. Voyez avec quel art
Elle a, sans se montrer, séduit Lénox, Edgard!
Je n'en cite que deux; mille autres peuvent l'être.
Vous savez si les cœurs sont aisés à connoître;
Si près de nous sans cesse un zele insidieux
Y fait mentir la voix & le geste & les yeux.
Un revers peut soudain tromper notre espérance,
Et même contre nous tourner notre puissance.
Helmonde vit encore: avant de la juger,
Il faut tout éclaircir, la voir, l'interroger,
Prononcer en pleurant un arrêt nécessaire,
Du grand nom de justice en couvrir le mystere,
Et faire ainsi tomber, sous le glaive abattu,
Ce fantôme enchanteur d'une fausse vertu.
Voilà le seul remede où mon espoir se fonde.

LE DUC.

(les Gardes paroissent.)

Gardes, que dans l'instant on nous amene Helmonde.
(les Gardes sortent.)

REGANE.

Mon esprit sur un point voudroit être éclairci:
Vous m'entendez, je pense. Oswald...

LE DUC.

Il est ici.
Il n'attend que mon ordre.

REGANE, *à part, apercevant Helmonde.*

Allons.... Elle s'avance:
D'un courroux trop ardent domptons la violence.

SCENE III.

LE DUC DE CORNOUAILLES, REGANE, HELMONDE, GARDES.

LE DUC.

Madame, à notre aspect votre cœur agité
Conçoit, par ses complots, ce qu'il a mérité :
S'il se sent criminel, il sait ce qu'il redoute.

HELMONDE.

Vous êtes tout-puissant, je dois frémir sans doute :
Mais quel que soit mon sort, j'ai rempli mon devoir.
Il n'est plus qu'un malheur qui me puisse émouvoir.
Je sens s'ouvrir mon ame aux plus vives alarmes,
Et ce n'est pas sur moi que je verse des larmes.
Hélas ! songez du moins, quand je m'offre à vos coups,
Qu'un Vieillard vous implore & tombe à vos genoux ;
Il y courbe, en tremblant, sa tête paternelle.
Souffrez que, sans témoins, à sa douleur fidelle,
Dans mes bras quelquefois il puisse s'attendrir,
Et, déjà dans la tombe, achever d'y mourir.
A la même pitié je ne dois pas prétendre ;
Mais si le sang aussi pour moi se fait entendre,
Ne m'ôtez pas, ma sœur, (leur terme n'est pas loin)
Quelques jours malheureux dont mon pere a besoin.
Quand il ne sera plus, tranchez soudain ma vie :
Sans crainte alors....

REGANE.

De tout je veux être éclaircie.

HELMONDE.

Que me demandez-vous ?

LE DUC.

Par quels moyens, pourquoi
Le bras de mes sujets s'est-il levé sur moi ?

HELMONDE.

Hélas !...

LE DUC.

Parlez, Madame.

REGANE.

Où donc est ce courage
Qui d'un pere opprimé devoit venger l'outrage ?
Ce cœur si généreux l'a-t-il déja perdu ?

HELMONDE.

S'il m'avoit pu trahir, vous me l'auriez rendu.

REGANE.

Il est plus d'un secret dont il faut nous instruire ;
Et dans de tels forfaits....

HELMONDE.

Je vais tous vous les dire.
J'aime, j'aime mon pere. Au bruit de ses malheurs,

J'ai voulu le venger; j'ai senti ses douleurs :
La Cour, le Peuple, Edgard, tous ont plaint son injure.
J'ai pour mes conjurés le Ciel & la nature.

LE DUC.

Vous attendiez Léar dans cet antre odieux ?
Qui l'a guidé vers vous ?

HELMONDE.

Les éclairs & les Dieux.

LE DUC.

Qui corrompit Edgard ?

HELMONDE.

L'aspect de mes miseres.

LE DUC.

Vos complices ?

HELMONDE.

Tous ceux qui respectent leurs peres.

LE DUC.

Leurs noms ?

HELMONDE.

Je les tairai.

LE DUC.

Je veux les découvrir.

REGANE.

Les plus cruels tourmens....

HELMONDE.

Ma sœur, je sais mourir.
Vers un si beau trépas je marche enorgueillie.
On cache ses forfaits; les miens, je les publie.
Eh ! qu'avois-je besoin d'enflammer vos sujets ?
Ils couroient tous en foule appuyer mes projets ;
Ils sembloient tous venger leur pere & leur injure.
Le peuple avec transport sent toujours la nature.
Tremblez, ingrats, tremblez : j'arme ici contre vous
Les peres, les enfants, les femmes, les époux.

(*au Duc.*)

Tyran, tu répondras des destins de mon pere;
Te voilà de ses jours comptable à l'Angleterre.
Tu frémiras peut-être en ordonnant les coups.
Que dis-je ! ah, pardonnez, je tombe à vos genoux.
Vous n'avez rien à craindre : oubliez mon offense ;
Vous pouvez sans péril écouter la clémence.
Duc, soyez généreux : souvenez-vous, hélas !
Que Léar vous donna sa fille & ses Etats.
Ah ! ma sœur, appaisez sa fureur vengeresse.
Du saint nœud de l'hymen attestez la tendresse.
Si vous craignez leurs coups, pour désarmer nos Dieux,
Ma sœur, voyez mes bras étendus vers les Cieux:
J'oublierai mes affronts, ma fuite, ma misere ;
Non, je ne vous hais pas, si vous aimez mon pere.

SCENE IV.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, HELMONDE, GARDES, LEAR, LE COMTE DE KENT.

LEAR, *derriere le Théâtre.*

Ma fille, entends ma voix !

HELMONDE, *au Duc.*

Ah ! plaignez ses malheurs.
Il m'apporte en mourant ses derniers douleurs :
Hélas ! vous n'aurez pas besoin d'un parricide.

LEAR.

(*entrant sur la scene avec un égarement paisible & plein de tendresse.*)

Vers vous, mes chers enfans, c'est le Ciel qui me guide.
(*en mettant Régane entre les bras du Duc.*)
Cher Duc, voilà mon sang, & je te l'ai donné.
Je ne me repens pas de t'avoir couronné.

HELMONDE.

Voilà donc l'ennemi que vous avez à craindre !...
Mais son malheur vous touche, & vous semblez le plaindre.

SCENE V.

LE DUC DE CORNOUAILLES, REGANE, HELMONDE, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES, LEAR, LE COMTE DE KENT, LE DUC D'ALBANIE, GARDES DU DUC D'ALBANIE.

LE DUC D'ALBANIE.

Duc, tout prêt à tenter le destin des combats,
Le camp d'Edgard s'approche & croît à chaque pas.
Tremblez qu'à ses désirs le succès ne réponde.
On s'arme pour Léar, on idolâtre Helmonde ;
Tout respire & la guerre & la haine & l'effroi.
Tandis qu'il en est temps, empêchez, croyez-moi,
Que le sort contre vous ne médite un outrage,
Que ces rochers bientôt ne fument de carnage.
Pour prévenir, Seigneur, ces combats inhumains,
Daignez remettre Helmonde & Léar en mes mains.
Je brigue ce dépôt. Et d'abord, à ce titre,
Je réponds de la paix, & je m'en rends l'arbitre :
Edgard se soumettra.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Qu'avec des révoltés
L'honneur d'un Souverain descende à des traités !
Approuvez bien plutôt ma trop juste colere.

LE DUC D'ALBANIE.

(montrant Helmonde.) *(montrant Léar.)*

Duc, voilà notre sœur, & voilà notre pere.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Le nom de Souverain n'est il donc rien pour vous ?

LE DUC D'ALBANIE.

Le sang & la nature ont leurs droits avant nous.

(montrant Léar & Helmonde.)

Puis-je les emmener ? Quelle est votre réponse ?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Sur leur sort, quel qu'il soit, c'est moi seul qui prononce.
Je les garde, Seigneur.

LE DUC D'ALBANIE.

Ils sont en sureté !

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Je sais ce qui convient à ma tranquillité.

LE DUC D'ALBANIE.

J'ai fait ce que j'ai dû, Seigneur, je me retire.
Chacun a ses desseins : je n'ai plus rien à dire.
Puisse le Ciel bientôt prononcer entre nous !
Mais par aucun lien je ne tiens plus à vous.
Adieu, Seigneur.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Adieu.

(Le Duc d'Albanie sort avec ses gardes.)

SCENE VI.

LE DUC DE CORNOUAILLES, REGANE, HELMONDE, GARDES DU DUC, LEAR, LE COMTE DE KENT.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

JE crains peu sa vengeance ;
La force est dans mes mains.

SCENE VII.

LE DUC DE CORNOUAILLES, REGANE, HELMONDE, GARDES DU DUC, LEAR, LE COMTE DE KENT, STRUMOR.

STRUMOR, *au Duc.*

SEigneur, Edgard s'avance.
Il renverse, il détruit vos bataillons épars,
Et va bientôt ici porter ses étendards :
Tout fuit devant ses coups, & déjà la victoire....

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Courons à ce rebelle en arracher la gloire.
Vous, Régane, écoutez.

(Il parle bas à la Duchesse.)

REGANE.

Il suffit.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

(aux gardes qui sont dans l'enfoncement.)

Vous, soldats,

(leur montrant Léar & Helmonde.)

Restez, veillez sur eux, & ne les quittez pas.

(Il sort avec Strumor d'un côté, & Régane sort de l'autre.)

SCENE VIII.

HELMONDE, LEAR, LE COMTE DE KENT, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES.

LEAR, *à Helmonde & au Comte.*

Vous m'aimez, vous?

LE COMTE.

Hélas!

HELMONDE.

En doutez-vous, mon pere

LEAR.

Ma fille, non, jamais tu ne me fus plus chere.
Quel que soit mon destin, je vivrai près de toi;
Je ne me plaindrai plus.

SCENE IX.

HELMONDE, LEAR, LE COMTE DE KENT, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES, OSWALD, SOLDATS DE SA SUITE.

OSWALD, *à Helmonde.*

Madame, suivez-moi.

HELMONDE, *montrant Léar.*

Vous venez nous chercher tous les deux?

OSWALD.

Non, Madame,

HELMONDE.

Quoi, seule! La terreur est au fond de mon ame.
Cher Kent... vous m'entendez!

LE COMTE.

(avec des larmes qu'il s'efforce de retenir.)

Hélas!

HELMONDE.

(d'une voix basse & très-éteinte, pour n'être pas entendue de Léar.)

Plus affermi,
Vivez, fermez sans moi les yeux de votre ami;
Réservez pour lui seul toute votre tendresse.
Mais cachez-lui sur-tout.... C'est assez.... Je vous laisse.

LEAR.

Tu me quittes ?

HELMONDE.

Bientôt je reviens en ce lieu.

LEAR.

Si j'attendois long-temps ?...

HELMONDE.

Adieu, mon pere, adieu.

(*Ofwald la fait environner de fes foldats & l'emmene.*)

SCENE X.

LEAR, le Comte de KENT, Gardes du Duc de CORNOUAILLES.

LEAR.

Kent, je la reverrai ?

Le COMTE.

Le Ciel qui nous raffemble
Va, pour toujours, Seigneur, nous réunir enfemble.

LEAR.

Quel bonheur ! fe chérir, ne fe jamais quitter !
Sous ce toit innocent tous les trois habiter !
Dans ces jours de douleur & de crime où nous fommes,
Du moins dans ces déferts nous échappons aux hommes.
(*croyant voir revenir Helmonde.*)
Ah, ma fille, c'eft toi ! Doux charme de mes maux
Reviens auprès de moi t'affeoir fur ces rofeaux.
Oh oui, fi je te perds, il faut m'ôter la vie !

SCENE XI.

LEAR, le Comte de KENT, Gardes du Duc de CORNOUAILLES, le Duc de CORNOUAILLES, EDGARD, enchaîné, un Soldat du DUC, un autre Soldat, Soldats ou Armée du Duc de CORNOUAILLES.

(*Ces Soldats entrent d'un air de triomphe, avec leurs drapeaux victorieux, & ceux qu'ils ont pris dans le combat.*)

Le DUC.

(*tenant à la main fon épée fanglante.*)
Dans les flots de leur fang ma main s'eft affouvie.
J'ai paru : la victoire a volé fur mes pas.
(*à Edgard.*)
Perfide, à ma fureur tu n'échapperas pas.
Lénox eft dans mes fers.

EDGARD.

Quoi, tyran que j'abhorre,

Quoi ! le Ciel t'a fait vaincre, & je respire encore !
De mon trépas du moins, cruel, hâte l'instant.

LE DUC.

Tes vœux seront remplis, c'est la mort qui t'attend.
Je n'écouterai plus ni pitié ni nature.
(à Léar.)
Vieillard, tu gémiras dans une tour obscure.
(au Comte.)
Toi, dans les mêmes fers, expire auprès de lui.

LEAR, *au Duc.*

Hélas ! ma fille au moins me servira d'appui.

LE DUC.

Ta fille ! elle n'est plus.

LEAR.

Ma fille !

EDGARD.

O Ciel !

LE COMTE.

Barbare !

EDGARD.

Ce parricide affreux ta bouche le déclare !

LE DUC.

Oui, d'Oswald dans son sang les bras se sont trempés ;
Je ne crains plus rien d'elle, & les coups sont frappés.

LEAR.

Tigre, tu m'as rendu ma raison toute entiere.
C'en est donc fait, ô Ciel ! j'ai cessé d'être pere.
(Tombant évanoui sur un débris de rocher.)
Mon Helmonde n'est plus !

LE DUC.

Qu'on l'emporte, Soldats.

LE COMTE.

Barbare, acheve enfin tous tes assassinats !
Reviens à toi, Léar, prends la main de ton guide.
(montrant Léar.) *(montrant le Duc.)*
O Ciel ! voilà le pere, & voilà l'homicide.
La couronne, le jour, il leur a tout donné,
Et ce sont ses enfans qui l'ont assassiné.

EDGARD, *dans les bras du Comte.*

Mon pere !

LE COMTE.

Cher Edgard !

LE DUC.

Allons, qu'on les sépare :
Emmenez-les, soldats.

EDGARD.

Je resterai, barbare.
De quel front oses-tu commander en ces lieux,
Où ton froid parricide a fait pâlir les Dieux ?

Vois ces nobles Guerriers, avilis par ta gloire,
Pleurer de leurs drapeaux la honte & la victoire.
Helmonde a donc péri ! Ses manes irrités
Vont demander vengeance & vont être écoutés.
Tyran, tu braves tout, ton pouvoir te rassure;
Mais tu n'as pas vaincu ces Dieux & la nature,
La nature indomptable, & qui, dans sa fureur,
Hors de son sein sacré te jette avec horreur.
Soldats, à mon secours !

UN DES SOLDATS DU DUC.

(passant du côté d'Edgard.)

J'embrasse ta défense ;
Je combattrai pour toi.

(Des soldats en assez grand nombre passent à la fois du côté d'Edgard.)

LE DUC.

(Ses soldats, en beaucoup plus grand nombre, & prêts à combattre, restent auprès de lui. Il est à leur tête, l'épée à la main.)

(au parti d'Edgard.)

Tremblez, traîtres !

EDGARD.

Vengeance !

(aux soldats du Duc.)

Amis, quoi, vous servez sous un monstre odieux
Couvert du sang d'Helmonde, abhorré par les Dieux,
Des Dieux qui vont sur vous envoyer leur colere !

(au Duc, montrant Léar & s'avançant vers lui.)

Il te manque un forfait : monstre, égorge ton pere.

LEAR.

(revenant à lui au nom de pere, avec joie & un reste d'égarement.)

Oui, je le suis.

LE DUC, *furieux.*

Hé bien !...

UN AUTRE SOLDAT DU DUC.

Meurs, traître !

(Il le désarme, & tourne son épée contre lui, prêt à le percer.)

EDGARD.

(Voyant le danger du Duc, & courant au Soldat qui va le tuer.)

Il est ton Roi.

(Tous les Soldats du Duc l'abandonnent ; ils se rangent dans l'instant du parti d'Edgard, & tombent avec respect aux pieds de Léar ; ils baissent devant lui leurs armes & inclinent leurs drapeaux.)

LE DUC.

Où suis-je ?

EDGARD.

(aux Soldats qui sont aux pieds de Léar.)

Quelle gloire & pour vous & pour moi !

(au Duc.)
Te voilà seul, sans arme, en butte à leur furie.
C'est moi qui, dans les fers, dispose de ta vie.
Est-il un Ciel vengeur ? Parle, reconnois-tu
L'invincible pouvoir qu'il donne à la vertu ?
Va trouver tes pareils, Régane & Volnérille.
(aux Soldats.)
Qu'on l'entraîne, soldats.
(Les Soldats l'entraînent aussi-tôt.)

SCENE XIII.

LEAR, le Comte de KENT, Gardes du Duc de CORNOUAILLES, EDGARD, un des Soldats du Duc de CORNOUAILLES, un autre de ses Soldats, tous ses Soldats ou son Armée, le Duc d'ALBANIE, HELMONDE, Gardes du Duc d'ALBANIE.

LE DUC D'ALBANIE.
(mettant Helmonde dans les bras de Léar.)

Léar, voilà ta fille.
J'avois tout craint d'Oswald, Oswald levoit la main :
J'ai couru l'arracher à ce monstre inhumain.
Moi-même dans son sang j'ai noyé le perfide.
Volnérille, en ces lieux, doublement parricide,
Evitant mes regards, & voilant sa noirceur,
Irritoit sourdement les transports de sa sœur.
On vient de les saisir. Le peuple est autour d'elles,
Et veut, dans sa fureur, déchirer les cruelles.
On s'écrie, on les traîne, au milieu des affronts,
Vers un séjour d'horreur, vers des gouffres profonds ;
Où la nuit & des fers, couvrant leurs mains impies,
Au soleil pour jamais vont cacher ces furies.
Leur crime a mérité le plus horrible sort ;
Mais votre nom, Seigneur, les dérobe à la mort.
On bénit vos vertus, on court, on vole aux armes.
Tous les cœurs sont émus, tous les yeux sont en larmes.
Vivez, régnez, mon pere.

LEAR.
O clémence des Dieux,
(en regardant Helmonde.)
De quel spectacle encor vous enivrez mes yeux !

HELMONDE.
Entre les mains d'Edgard ils ont mis leur puissance,
Puor punir des ingrats & venger l'innocence.

EDGARD.

Hélas! pere trop tendre & Roi trop généreux;
En m'exposant pour vous, j'ai cru m'armer pour eux.

LEAR.

J'admire, en l'adorant, leur équité profonde.
Approchez-vous, Edgard; approchez-vous, Helmonde.
Recevez, mes enfans, avec le nom d'époux,
Celui de Souverain qui m'est rendu par vous.
Pour payer vos vertus, que sont des diadêmes!
L'un à l'autre en présent je vous donne vous-mêmes.

(au Duc d'Albanie, en lui montrant Helmonde.)

Duc, je te dois ses jours: jouis de tes bienfaits,
En voyant les heureux que ta grande ame a faits.
Que n'ai-je, ô mon cher fils, ô Héros que j'adore,
Une Helmonde à t'offrir, s'il en étoit encore!

(en montrant Edgard & Helmonde au Comte.)

Kent, voilà nos enfans, tu veilleras sur eux.
Et vous, qui m'accordez ces amis généreux,
Avant de m'endormir dans la nuit éternelle,
Dieux! laissez-moi goûter leur tendresse fidelle!
Si ma raison s'éteint, daignez la rallumer,
Ou laissez-moi du moins un cœur pour les aimer.

(La toile tombe.)

FIN.

On trouve, à Avignon, chez JACQUES GARRIGAN, Imprimeur-Libraire, Place Saint-Didier, un assortiment complet de Pieces de Théâtre.